



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

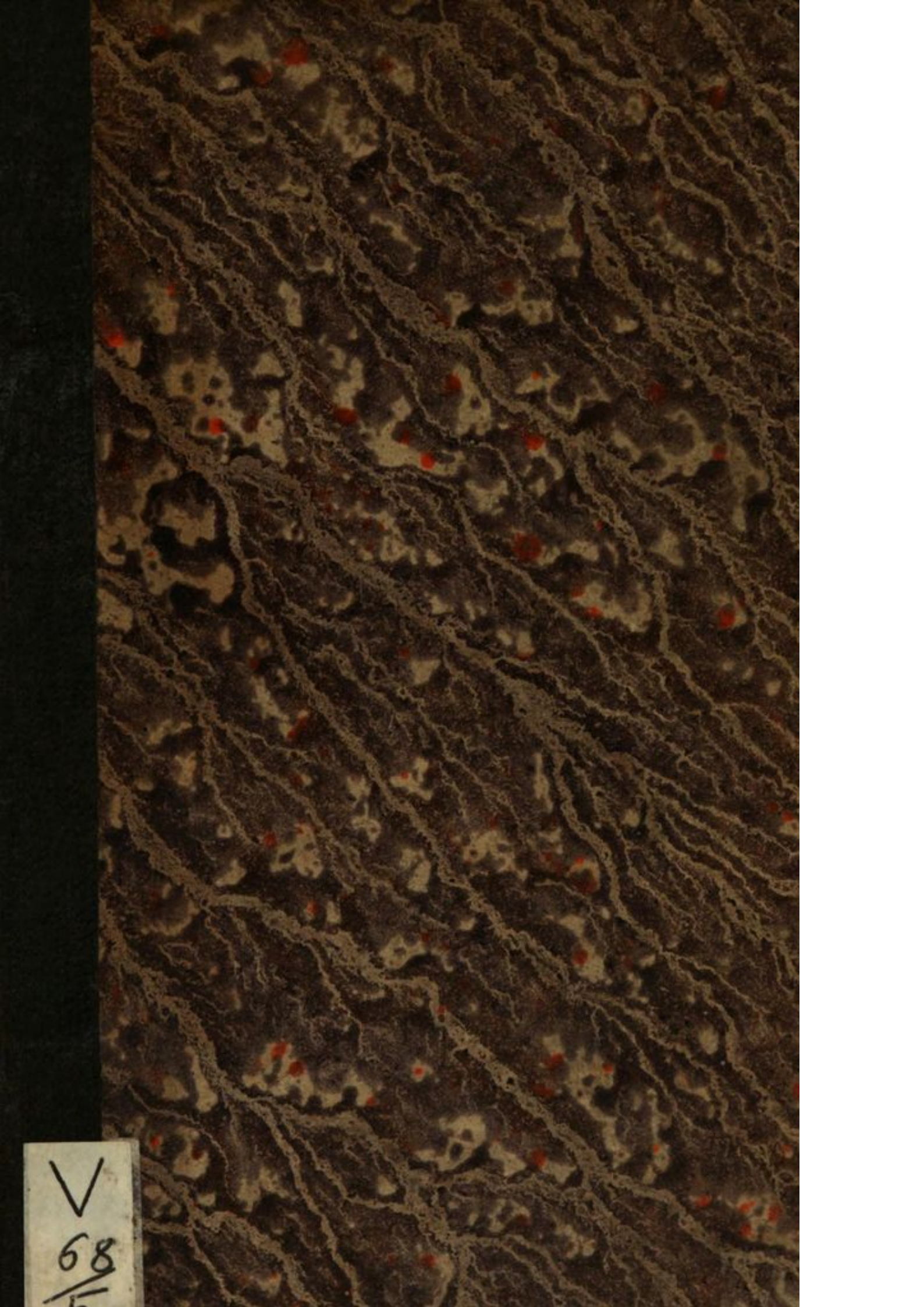
Les Saints marchands et Saint Hommebon, Sainte Lydie, Saint Maxime, Sainte Juste et Sainte Rufine, les deux Saints Froment, Saint Godrick, Saint Jean-de-Dieu, Saint Barlaam et Saint Josaphat

Auteur :Gorini, Jean-Marie-Sauveur, 1803-1859

Date :1857

Cote : SJ V 068/5

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001102429458



V
68
F

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

V. 68/5



Green

GALERIE
DES SAINTS

PUBLIÉE

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

SOUS LE PATRONAGE

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

ET D'UN GRAND NOMBRE D'ÉVÊQUES.

Propriété de l'Éditeur,

E. Marc-Aurel

VALENCE — IMPRIMERIE MARC AUREL, ÉDITEUR
IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

LES SAINTS MARCHANDS

Par l'Abbé J.-M.-S. GORINI.

SAINT HOMMEBON — SAINTE LYDIE —
SAINT MAXIME — SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE --
LES DEUX SAINTS FROMENT — SAINT GODRICK —
SAINT JEAN-DE-DIEU — SAINT BARLAAM
ET SAINT JOSAPHAT.



AVIGNON

A LA DIRECTION DE LA GALERIE DES SAINTS

1, PLACE DE LA PRÉFECTURE, 1.

A VALENCE :
MARC AUREL, IMPR.-LIBR.
ÉDITEUR DE LA GALERIE.

A PARIS :
J. VERMOT, LIBRAIRE
QUAI DES AUGUSTINS.

1857



BREF DE S. S. PIE IX

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

AU SUJET DE LA GALERIE DES SAINTS.

Vénérable Frère,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

*Vous n'avez point oublié, vénérable
Frère, avec quel empressement Nous*

approuvâmes notre projet si sage et si plein
d'à-propos de publier les Vies des Saints,
lorsque ce projet Nous fut communiqué par
vous; et que nous voulûtes bien Nous offrir
quelques volumes déjà édités. Par la présente
lettre, Nous nous félicitons de nouveau, et
Nous nous encourageons de toute notre
âme à continuer nos soins à cette entreprise
avec une ardeur sans cesse croissante et digne
de l'éminente piété qui nous distingue, afin
que l'œuvre se poursuive avec succès et
bonheur. Aujourd'hui plus que jamais, dans

approuvâmes votre projet si sage et si plein
d'à-propos de publier les Vies des Saints,
lorsque ce projet Nous fut communiqué par
vous; et que nous voulûtes bien Nous offrir
quelques volumes déjà édités. Par la présente
lettre, Nous nous félicitons de nouveau, et
Nous nous encourageons de toute notre
âme à continuer nos soins à cette entreprise
avec une ardeur sans cesse croissante et digne
de l'éminente piété qui nous distingue, afin
que l'œuvre se poursuive avec succès et
bonheur. Aujourd'hui plus que jamais, dans

les mauvais jours que nous traversons, au milieu d'un déluge d'ouvrages empoisonnés et répandus de toute part, il est nécessaire de déployer le plus grand zèle et une sollicitude incessante pour mettre de bons livres entre les mains des fidèles, et de préserver, par ces lectures, leurs intelligences et leurs cœurs des erreurs et des vices, en les formant et en les excitant à la piété, à la foi et à toute vertu. Or, les actions illustres et admirables des Saints, leurs exemples présentés avec exactitude conduisent merveilleusement à

cette fin si salutaire. Ses fidèles, en effet, en voyant, dans la lecture de la Vie des Bienheureux, combien Dieu est admirable dans ses Saints, se sentent, sans effort, enflammés d'amour pour Dieu et pour les prochains, et se portent avec zèle à la pratique de la foi, de la piété, de la justice et de toutes les vertus. Enfin, Nous saisissons avec joie cette occasion de nous donner et renouveler l'assurance de Notre bienveillance particulière à notre égard, et, comme gage de cette bienveillance, Nous donnons avec

amour et dans toute l'effusion de notre cœur
la Bénédiction apostolique à Vous, vénérable
Frère, et au troupeau confié à notre
solicitude.

Donné à Rome, près Sainte-Marie-
Majeure, le 17 juillet 1856, la onzième
année de Notre pontificat.

PIE IX, Pape.



APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

PIERRE CHATROUSSE, *par la Miséricorde divine et la grâce
du Saint-Siège apostolique, Évêque de Valence.*

M. Marc Aurel, notre imprimeur, ayant soumis à Notre approbation le volume de la GALERIE DES SAINTS intitulé : *Les Saints Marchands*, par M. l'abbé J.-M.-S. Gorini, Nous déclarons que rien n'a été remarqué dans ce volume qui ne puisse contribuer à l'édification des fidèles.

Donné à Valence le 1^{er} janvier 1857.



† PIERRE,
ÉVÊQUE DE VALENCE.

SAINT HOMMEBON.

SAINT HOMMEBON

CHAPITRE I

Crémone, patrie d'Hommebon. — Pourquoi ce nom d'Hommebon ? — Education pieuse et soignée donnée à cet enfant.
— Religion solide et éclairée de ses parents.

DANS le Milanais, au confluent de l'Adda et du Pô, au milieu d'une vaste et fertile plaine, s'élève la ville de Crémone, riche de souvenirs et d'un important commerce, souvent détruite, tout aussi souvent relevée et chaque fois embellie. Ce fut dans cette ville qu'Hommebon naquit au douzième

siècle (1). On ne connaît pas d'une manière positive l'année de sa naissance ; mais , comme nous le verrons plus tard , il est tout-à-fait probable qu'il vint au monde vers l'an 1130.

Son père , de l'honorable lignée des Tucinges , exerçait le négoce , et sans être opulent , jouissait d'une aisance heureuse , il possédait à Crémone une maison près de l'église de Saint-Gilles , et un domaine dans une campagne peu éloignée. Le produit seul de cette dernière propriété suffisait à la nourriture de toute la famille. Ces biens lui venaient de ses aïeux ; mais ce qui le distinguait surtout , c'était sa piété. Il appela son fils Hommebon , et ce nom , qui résumera en effet toute l'histoire de celui qui va le porter , semble avoir été , pour ainsi dire , inspiré par l'ange du nouveau chrétien.

S'il nous paraît étrange qu'un tel nom ait été choisi pour l'enfant au lieu de celui de Tucinges , rappelons-nous qu'à cette époque , il était fort rare encore d'être désigné dans la société par un nom de famille ; chacun avait un surnom. Ce fut un

(1) Pour cette biographie , nous avons consulté Surius , *De probatis Sanctorum historiis*, XIII novembre ; *Italia sacra*, par Ughellus, t. IV ; *Hist. d'Allemagne*, par le P. Barre, t. V et VI.

siècle plus tard , à peu près , que ces surnoms des pères passèrent à leur postérité et que s'établirent les noms patronymiques.

La religion des parents d'Hommebon était trop éclairée pour qu'ils ne travaillassent pas , avec les soins les plus attentifs , à l'éducation de leur enfant. Ils ne pensaient pas remplir toute leur tâche à son égard , en lui procurant la nourriture et le vêtement , et en lui faisant apprendre , dans les meilleures écoles de Crémone , les sciences relatives à sa condition. Ils n'étaient pas de ces parents qui ne trouvent plus rien à désirer à leur fils ou à leur fille , quand ceux-ci sont doués d'une santé florissante et d'un gracieux visage. On appliqua principalement Hommebon à l'étude de la religion , à la connaissance , à l'amour et au service de Dieu.

Dès que ses lèvres commencèrent à bégayer les noms de père et de mère , on lui apprit à les adresser à Dieu et à la Vierge Marie. On ne se bornait pas à lui faire réciter de loin en loin ces prières à des heures inoccupées, et comme des choses bonnes seulement quand rien autre ne nous réclame : sa mère exigeait qu'il priât régulièrement le soir et le matin , et il comprit de la sorte , pour toute sa vie , que l'offrande de nos actions à Dieu est un point

essentiel. La ferveur et le respect de ses parents agenouillés devant leur crucifix, le formèrent, par l'instinct imitatif propre à l'enfance, à prier de la même manière. Eprouvait-il une peine, un ennui, on l'habitua à les offrir à Dieu ; et, même dans ses jeux, on lui recommandait de penser parfois à ce Père qui est partout. Il n'était jamais abandonné sans surveillance, non-seulement quand il se trouvait avec les enfants de son âge, mais même, autant que la chose était possible, quand on le confiait aux soins des serviteurs. L'étude des principes de la religion, des lois de l'Eglise et des plus belles histoires de la Sainte Bible, avait lieu chaque jour, et l'on ne se bornait pas à la récitation superficielle des mots : on s'efforçait de lui en faire graduellement comprendre la signification. Lors même que, pour le récompenser et l'encourager, on lui donnait un jouet ou une friandise, l'on avait soin de lui répéter que c'est surtout pour plaire à Dieu, pour faire plaisir à sa famille et gagner le paradis, qu'il faut être pieux et obéissant.

Ne soyons pas surpris des soins donnés par ses parents à l'éducation d'Hommebon : ils savaient que Dieu avait confié à leur garde une âme purifiée par le baptême et qu'il leur demanderait compte de ce

trésor. Puis, comme on l'a déjà dit, leur dévotion était sincère et éclairée. Une preuve qu'elle était ferme, c'est qu'elle ne fut aucunement ébranlée par certains événements qui troublaient alors l'Eglise et dont il est inutile de faire ici mention. Jours difficiles pour les chrétiens ! Mais souvenons-nous-en, quelles que soient les fautes qui, dans nos pères spirituels comme dans nos pères selon la chair, peuvent offusquer nos regards, nous devons toujours respecter, selon l'ordre du Souverain Maître, l'autorité dont ils sont les uns et les autres revêtus, et qu'ils ne respectent pas eux-mêmes.

CHAPITRE II

Hommebon à la translation des reliques de Saint Hymérius. —
D'où venaient ces reliques? — Hommebon entre dans le
commerce. — Son mariage. — Etat de l'Italie au douzième
siècle. — Guerres intérieures et extérieures de Crémone. —
Hommebon ne part pas pour la seconde croisade.

Les fêtes de l'Eglise étaient les fêtes principales de notre jeune Saint : il les préférait à toutes celles que le monde aurait pu offrir à sa curiosité. En 1141, un religieux spectacle lui fit entrevoir, par les honneurs décernés aux Saints sur la terre, ceux que le ciel leur prépare. A cette date eut lieu la translation des reliques de Saint Hymérius. Quelques mots préliminaires sur ce sujet sont ici indispensables.

Cent-soixante-treize ans à peu près avant cette époque, un évêque de Crémone, nommé Luizo ou

Luitprand , homme de mérite et favori de l'empereur Othon I^{er}, fut supplié par un autre prélat de lui rendre à la cour un important service. Luitprand y mit une sorte de condition : Il demanda au solliciteur, évêque d'Amérie, en Ombrie, et dont l'église était riche en reliques, quelque corps saint. Celui d'Hymérius, ancien évêque d'Amérie, fut promis. Luitprand et l'autre prélat allèrent, une nuit, pour enlever de leur chässe les précieux ossements. Grâce au profond sommeil de quelques gardiens et à de l'argent distribué à propos, la tentative réussit ; le corps d'Hymérius fut déposé, à Crémone, derrière l'autel de la Vierge, où on le ferma provisoirement dans une modeste armoire. Sur ces entrefaites, Luitprand, envoyé en ambassade à Constantinople, n'eut pas le loisir suffisant pour élever à ces reliques un autel digne d'elles. Plus tard, une des personnes qui avaient été attachées à son service, voulant réaliser le projet qu'il n'avait pu exécuter, fit construire une chapelle en l'honneur d'Hymérius, et l'évêque Oldéric y plaça une table en argent pour servir de monument commémoratif des miracles opérés par le Saint. Une nouvelle cathédrale ayant été élevée à Crémone dans les premières années du onzième siècle, l'évê-

que Obert , en 1141, y transporta le saint corps et l'enferma dans une châsse de fer, qu'une châsse en marbre devait remplacer cinquante-sept ans plus tard. Le concours des fidèles fut très-considérable à cette cérémonie , qui laissa dans l'esprit d'Hommebon une impression profonde et un ardent désir de devenir également saint. Un chanoine de Crémone , l'an 1174 , publia la Vie d'Hymérius , et , sans nul doute , cette lecture devint pour la piété d'Hommebon un nouvel encouragement à la sainteté.

La translation des reliques de Saint Hymérius , de l'ancienne à la nouvelle église , eut lieu , avoûs-nous dit , en 1141. Hommebon était encore fort jeune ; il poursuivait le cours des études nécessaires au négoce, que son père voulait lui faire embrasser. Quand il eut terminé ce cours , il fut employé à partager les occupations de ses parents. Imitateur de leur probité , parfaitement réglé dans sa conduite , ne pensant pas que la jeunesse ait des privilèges pour le désordre , ne se prévalant nullement et peut-être même ne se doutant pas de son extérieur aimable , le jeune Saint plaisait beaucoup. Tout était chaste autour de lui , les paroles aussi bien que les exemples , soit dans la maison pater-

nelle , soit dans les compagnies choisies qu'il fréquentait ; Hommebon grandissait , parfaitement heureux de la tendresse que lui montrait sa famille , et qu'il payait de toute la sienne.

Ses parents , le voyant arrivé à l'âge d'homme , l'engagèrent à se marier : il consentit ; mais docile en cela comme pour tout le reste , et se fiant beaucoup plus à la sagesse éclairée de son père et de sa mère qu'à son propre jugement ; sans grande expérience du monde et pouvant si aisément se laisser fasciner , le jeune homme s'en remit à eux du choix de son épouse. Il comprenait bien , d'ailleurs , que si la personne à laquelle seraient unies ses destinées devait lui plaire , elle devait aussi agréer à sa famille , qui désormais lui donnerait le nom de fille et l'admettrait à jouir des fruits de ses longues fatigues.

Vivement touchés de la confiance de leur fils , les parents d'Hommebon demandèrent les lumières de Dieu pour une détermination si grave. Ne s'arrêtant ni aux seuls attraits extérieurs qui passent trop rapidement , ni à la fortune seule , ni même uniquement à la piété , bien qu'elle soit l'essentiel , ils cherchèrent une personne en qui se réunissent ces diverses qualités : la vertu d'abord , puis un extérieur agréable , et , s'il se pouvait , de l'aisance.

Ils trouvèrent ce qu'ils souhaitaient : une jeune et pieuse femme vint se joindre à Hommebon , pour leur prodiguer les joies d'une douce et respectueuse affection.

Plusieurs années se passèrent de la sorte , occupées et paisibles , autant du moins qu'on pouvait l'être au douzième siècle , et à Crémone.

L'Italie , en ce temps-là , se divisait en une foule de petits états relevant de l'empereur d'Allemagne. Chaque ville presque formait , avec sa banlieue , une république fort tracassière pour mieux sembler libre. Les unes aspiraient à délivrer la péninsule de la domination germanique , les autres soutenaient cette autorité. Le premier parti était celui des Guelfes , le second celui des Gibelins. De là et de vingt autres causes naissaient des guerres sans fin entre les républiques , et souvent même dans l'intérieur de chaque cité. D'autres querelles se renouvelaient fréquemment aussi entre les citoyens et le clergé , dont ils violaient les immunités et prenaient les propriétés. Crémone était une des plus turbulentes de ces républiques ; outre ses Guelfes et ses Gibelins intérieurs , elle avait pour ennemis , au dehors , Milan , Plaisance , Crème , Lodi , etc. Elle applaudit , en 1155 , à la destruction d'Asti et de

Tortone et au pillage de Milan, puis, en 1161, à la destruction de la plus grande partie de cette ville, sur l'emplacement de laquelle l'empereur Frédéric 1^{er}, dit Barberousse, fit passer la charrue et semer du sel. L'an 1167, lassée, comme la plupart des autres républiques italiennes, des exactions commises par les représentants de l'empereur, dont elle suivait d'ordinaire le parti, elle entra, pendant quelque temps, dans la ligue lombarde, et en 1186, elle vit à son tour ses murailles démantelées et ses citoyens conduits en captivité.

Hommebon, dont le négoce et les goûts pacifiques souffraient nécessairement d'un tel état de choses, fut-il obligé de prendre part à ces guerres? On l'ignore, mais il est certain qu'il ne prit aucune part aux croisades. Quelle qu'ait été l'ardeur de sa dévotion et son désir de savoir les chrétiens d'Orient libres du joug musulman, il ne se laissa point entraîner en Palestine par le généreux enthousiasme des guerres saintes, que ranimaient, depuis 1146, l'éloquence, les lettres, les courses multipliées de Saint Bernard en Europe. Hommebon n'avait d'ardeur que pour les luttes intérieures de l'âme.

CHAPITRE III

Tour construite à Crémone. — Assemblée publique à Roncaglia.

— L'évêque Emmanuel fait cesser une mode efféminée. —
Réflexions d'Hommebon dans ces diverses circonstances, —
Il abandonne le commerce. — Son assiduité aux offices de
l'Eglise. — Sa charité pour les pauvres. — Comment il
explique à son épouse les avantages qu'ils retireront de leurs
aumônes.

Au temps où Crémone , par le dévouement de la
majorité de ses habitants à la cause de l'empereur,
en obtenait de nombreuses faveurs , par exemple
le droit de battre monnaie , Frédéric Barberousse
fit construire dans cette ville une tour, la plus
élevée de l'Italie , dit-on. « Elle a 372 pieds de
hauteur. La forme allongée de Crémone l'a fait
comparer à un navire dont cette tour serait le

grand mât (1). » L'histoire rapporte que , au quinzième siècle , l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII étant montés au sommet de cette tour avec Gabrino Fundolio , seigneur de la place , celui-ci eut envie de les précipiter tous deux du haut en bas , afin d'immortaliser son nom , comme jadis Erostrate en brûlant le magnifique temple d'Ephèse (2). On comprend sans peine combien , en voyant travailler à cette tour , Hommebon concevait des pensées différentes de celles de Fundolio. Lui songeait à cette tour du salut que Jésus-Christ nous ordonne de bâtir , non sur le sable , mais sur le roc de la vertu et de la vérité , et il s'animait à la construction de son édifice spirituel en songeant à tant d'efforts , à tant de dépenses prodigués pour un monument que tôt ou tard le temps renverserait.

Des réflexions analogues naissaient en lui au spectacle de tous les événements importants dont il se trouvait témoin. Quand , par exemple , près de Crémone , dans la plaine de Roncaglia , les nobles Lombards et les représentants des républiques se

(1) Malte-Brun , *Géographie* , t. VII , p. 260. — Voir encore le *Dictionnaire* de Moréri , art. CRÉMONE et FRÉDÉRIC 1^{er}.

(2) *Les Délices de l'Italie* , t. IV , p. 147.

réunissaient autour de l'empereur, ces assemblées solennelles n'étaient pas seulement pour Hommebon un moyen de satisfaire sa curiosité, elles lui suggéraient les plus graves pensées. Frédéric sur son trône, la pique plantée au milieu du champ et surmontée d'un bouclier, les seigneurs et les députés venant tour-à-tour protester de leur fidélité devant le souverain, la sentence qui privait de leurs fiefs les absents, tout cela devenait pour lui la vivante et éclatante image d'une réalité plus sérieuse encore. Tantôt il croyait voir Dieu présentant sa croix pour appui et pour défense aux hommes, dont il recevait les serments d'affection, trop souvent violés; tantôt il se transportait en esprit au jugement dernier, et ce n'étaient plus un prince, une lance, des seigneurs qu'il regardait, mais Jésus apparaissant sur les nuées du ciel, avec l'instrument de notre salut; les élus promettant au Souverain Juge, qui les couronne, un amour que rien ne troublera désormais, et les pécheurs maudits, maudits pour toujours (1).

Un des premiers dimanches de l'année 1170,

(1) Il y eut, l'an 1134, une imposante réunion de ce genre; quelques années avant, il s'en était tenu une autre.

pendant la messe, au moment de l'offertoire l'évêque Emmanuel refusa les oblations de ceux d'entre les assistants dont la chevelure descendait et flottait sur les épaules. Tous ceux qui suivaient cette mode efféminée saisirent, à défaut de ciseaux, leurs couteaux ou leurs épées, et se coupèrent aussitôt les cheveux, ne voulant pas être privés de la bénédiction du prélat, saint moine de Cîteaux que, peu de temps auparavant, ils avaient arrêté pendant un voyage en Italie pour le placer sur le siège épiscopal de Crémone. Le modeste Hommebon dut bien sincèrement bénir Dieu du retour de ses concitoyens à des coutumes plus dignes de la gravité chrétienne.

Après quelques années de mariage, Hommebon, ayant fermé les yeux aux auteurs de ses jours, et ne conservant plus l'espoir d'obtenir des enfants, satisfait, d'ailleurs, de son patrimoine augmenté par ses travaux, renonça au négoce, se séquestra du monde, et consacra sa vie et sa fortune à s'occuper plus soigneusement encore de son salut et du soulagement des pauvres. Sa dévotion devint si vive que Dieu la récompensa par de nombreux miracles.

Selon un usage longtemps en vigueur dans

l'Eglise, mais que l'on ne suivait cependant plus au douzième siècle, Hommebon assistait aux prières de la nuit. Obert, curé de la paroisse de Saint-Gilles, venait régulièrement, à l'heure de matines, après avoir sonné l'office, ouvrir la porte du temple à son assidu paroissien. Une nuit, Hommebon, arrivé un peu trop tôt, vit la porte céder d'elle-même devant lui, et entra. Pourtant ni Obert, ni personne ne se trouvait là : un miracle avait ouvert l'église à Hommebon. Quand le pasteur de la paroisse descendit, comme à l'ordinaire, pour introduire notre Saint, il l'aperçut priant, resta stupéfait ; mais bien sûr d'avoir la veille fermé l'église, il comprit qu'il y avait eu un prodige. Ce prodige se répéta peu de jours après, puis plusieurs fois dans les vingt-six années suivantes. Après l'office de la nuit, Hommebon entendait la messe, priait, soit devant l'autel principal, soit devant celui de la Sainte Vierge. Le jour, il repaissait dans la maison de Dieu. Parmi ceux qui demanderont peut-être à quoi bon ces longues prières, combien n'y en a-t-il pas qui dépensent la plus grande partie de leurs journées en soins vaniteux de toilette, en visites inutiles, en conversations médisantes, et le reste en festins

et en fêtes nocturnes ? Toutes ces heures que le monde perd sans fruit , Hommebon les donnait à la prière , à moins qu'une œuvre de charité ne l'appelât ailleurs pour soigner des malades , porter des secours à des indigents , consoler quelques infortunés ou réconcilier des ennemis. Quelle patience , quelle constance ne fallait-il pas pour une telle vie ! C'est là ce qu'il demandait et ce qu'il obtenait par ses longues prières, qui étonnent notre indifférence.

Entre les vertus si remarquables de notre Saint , on distinguait cependant sa charité. Il n'attendait pas qu'un pauvre lui demandât l'aumône. Croyant les secours donnés aux indigents plus utiles encore à lui-même devant Dieu qu'à ceux à qui il les offrait, il s'empressait de saisir toutes les occasions de faire du bien , et de sauver le malheureux de la honte de solliciter. Aussi disait-on qu'Hommebon semblait beaucoup moins né pour lui-même et ses intérêts propres que pour les autres , et que , dans son mariage stérile , il ne laissait pas d'avoir la famille la plus nombreuse et la plus reconnaissante , c'est-à-dire tous les pauvres de Crémone.

Quoique pieuse , l'épouse d'Hommebon s'effrayait des libéralités de son mari. Elle employa

d'abord, pour les restreindre, de pacifiques observations et de douces paroles. Ne réussissant pas, elle usa d'un langage plus dur, mais aussi inutile, et en vint enfin à l'emportement et aux injures. Saint Hommebon, dont la charité ne savait pas seulement compatir à l'indigence, mais aussi souffrir, prendre patience et pardonner, lui répondit : « Vous vous trompez quand vous vous imaginez que l'aumône diminue la fortune : elle est au contraire le plus sûr et le plus fructueux placement que nous puissions en faire, puisque nous le prêtons à Celui qui, en ce monde, nous paie le centuple, et nous donne la vie éternelle dans l'autre. Souffrez donc avec moi ces petites prodigalités qui vous serviront tout autant qu'à moi. Le ciel s'achète par l'aumône, ne le refusons pas à un prix si léger. Nous souhaitons tous les deux de devenir semblables à ce Dieu qui se donne pour être notre nourriture dans l'Eucharistie, il faut donc pareillement nous donner à lui en le nourrissant dans la personne des pauvres. Les fardeaux, d'ailleurs, deviennent bien moins lourds quand on les partage avec ses compagnons de route, et il y a peu de fardeaux plus gênants que la richesse. Puis, n'avons-nous pas tous besoin d'effacer nos fautes

par ce salutaire moyen de l'aumône ? Soyons donc unis pour nos œuvres de charité, comme nous le sommes en toute autre chose, afin de l'être également dans le ciel. » Il triompha de la sorte des frayeurs de son épouse. Il est vrai qu'à ces sages réflexions, Dieu joignit l'autorité de plusieurs miracles.

CHAPITRE IV.

Pains multipliés chez Hommebon. — Eau changée en vin. —
Hérétiques convertis par notre Saint. — Sa mort et ses
funérailles. — Sa canonisation. — Ouverture de sa bière. —
Sa translation.

En un temps de famine, Hommebon, revenant de l'église, trouve sa maison entourée d'une foule de mendiants qui avaient vu apporter une corbeille pleine de pains. Le Saint se hâte d'en distribuer la plus grande partie. Mais ensuite, ce n'est pas sans une secrète inquiétude qu'il songe au moment où son épouse connaîtra le vide fait dans la provision. Le repas se prépare, on le sert, et quand on ouvre l'armoire où l'on croit le pain renfermé, tous restent frappés de surprise : le

pain le plus délicat se présente à leurs regards. L'épouse s'extasie sur cette beauté dont elle ne soupçonne guère l'origine ; mais l'étonnement d'Hommebon est bien plus profond , en touchant , en mangeant ce pain miraculeux. Dans son extrême modestie , il évite d'ébruiter ce fait , de peur que l'on ne conçoive de lui une trop flatteuse opinion , et il impose le plus rigoureux silence à sa domestique , qui l'avait aidé dans la distribution de l'aumône et connaissait comme lui le prodige.

Une autre fois , dans le seul des domaines qu'il n'eût pas encore vendu pour secourir les pauvres , multipliés par la disette et l'état de la société , trop souvent troublée à cette époque , Hommebon allait porter à des ouvriers occupés à bêcher une vigne , du vin pour leur repas. En chemin , il rencontra une troupe d'indigents altérés par une longue marche : il leur offrit à boire. La provision disparut en grande partie. Que faire ? Retourner à la maison et remplir de nouveau les vases ? Mais sa femme y était. Il se baissa alors sur le bord d'une fontaine , et remplaça par de l'eau le vin distribué. Les ouvriers , du haut du coteau où ils travaillaient , virent tout ce qui se passait. Hommebon arrivé présenta donc , avec quelque

regret, de l'eau à ces hommes épuisés de fatigue. Un cri général d'étonnement se fit entendre, et l'on vanta la qualité supérieure de cette boisson. Hommebon crut que l'on se raillait; mais les éloges et la surprise continuant autour de lui, il goûta cette eau et comprit que Dieu l'avait changée en un vin excellent. Il se garda bien de l'avouer. Toutefois, le miracle était connu, puisqu'on avait vu remplir le vase à la fontaine. Le bruit s'en répandit promptement. Cependant, les vertus de notre Saint étaient si pures, si persévérantes, si exemptes des taches mêlées par notre nature imparfaite à toutes nos actions, qu'elles semblaient le plus grand de ses prodiges.

L'effet produit par la piété d'Hommebon ne se bornait pas à exciter une admiration stérile : les fidèles émus étaient portés à l'imiter, et souvent les hérétiques, restés inébranlables aux plus solides raisons, cédèrent à quelques paroles inspirées par son cœur, à l'influence de ses vertus, à la vue de ses miracles. Les sectaires qui habitaient la Lombardie à cette époque, ne sont pas nommés par l'ancien biographe de notre Saint. Il est vraisemblable que c'étaient, d'abord, les Cathares, venus d'Italie en France où ils furent appelés

Albigeois (1), sècondement, des partisans d'Arnaud de Bresse, célèbre par ses déclamations contre l'Eglise et ses tentatives pour rétablir à Rome la république des anciens consuls; enfin, quelques restes de ces ignorants qui, au dixième siècle, donnaient un corps à la Trinité.

Occupé, comme nous l'avons vu, de la culture de son petit domaine et de la pratique des vertus, Hommebon était parvenu à sa soixante-septième année environ.

Dans cette vie assez longue, il avait vu passer sur la chaire épiscopale de Crémone trois évêques, et, sur la chaire de saint Pierre, onze papes. Il touchait lui-même au terme de sa carrière.

Le 13 novembre 1197, malgré une indisposition, d'ailleurs fort légère, Hommebon assista comme d'ordinaire à l'office de la nuit et pria longtemps à genoux. Au *Gloria in excelsis* de la messe, il se prosterna contre terre, les bras tendus en forme

(1) On entend souvent déclamer contre la guerre faite en France aux Albigeois. Souvenons-nous donc qu'ils avaient provoqué les fidèles. Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, écrivait à quelques évêques, au sujet de ces hérétiques, en 1147 : « On a vu profaner les églises, renverser les autels, brûler les croix, fouetter les prêtres, emprisonner les moines, etc. »

de croix. A l'Evangile, il ne se releva pas. On pensa qu'il s'était assoupi, on alla l'éveiller, il était mort (1).

Ses funérailles furent un triomphe chrétien. Les pauvres accoururent en foule, et embrassèrent, en fondant en larmes, le corps de leur bienfaiteur. Des malades furent aussi apportés et se retirèrent guéris. Nous signalerons en particulier un enfant de huit ans et un jeune homme de dix-huit, l'un muet et l'autre aveugle, tous les deux infirmes depuis leur naissance et qui recouvrèrent l'usage des organes dont ils étaient privés; puis une femme que des contractions de nerfs avaient rendue toute difforme; un soldat qu'une blessure, reçue à Jérusalem pendant la croisade, privait de la faculté de parler; plusieurs possédés du démon. Le plus mémorable de ces prodiges fut une punition infligée par le ciel à un impie qui,

(1) La date de la mort de notre Saint est certaine; celle de sa naissance ne l'est pas. Nous faisons pourtant remonter cet événement à peu près à l'année 1130, parce que l'ancien historien d'Hommebon, au chapitre dixième de son ouvrage, se sert d'expressions supposant une existence assez longuement prolongée, et qui, par conséquent, ne doit guère s'éloigner du nombre d'années que nous lui assignons.

dans les vertus d'Hommebon , prétendait ne voir rien qu'ignorance et petitesse , peut-être même rien qu'hypocrisie. Dès que le blasphème eut été prononcé , la langue du coupable s'enfla , la parole lui devint impossible à proférer , et sa vie fut en danger. Il reconnut la cause de ce terrible et soudain accident , se repentit , invoqua le Saint et fut rétabli par son intercession.

On enterra Hommebon dans l'église de Saint-Gilles , où des miracles continuèrent à être opérés en grand nombre. Cette visible approbation donnée par Dieu au culte du Bienheureux Crémonais , ainsi que le souvenir toujours vivant de ses héroïques vertus , portèrent , l'année suivante , à solliciter à Rome sa canonisation. L'évêque Sicard et les principaux habitants de Crémone , laïques et membres du clergé , se rendirent pour ce sujet auprès du pape Innocent III. Parmi eux se trouvait le prêtre Obert, qu'on a vu chargé de l'administration de l'église de Saint-Gilles, et qui avait été parrain d'Hommebon , son confesseur pendant près de vingt-deux ans , souvent enfin le témoin de ses miracles. Le Souverain-Pontife procéda à l'examen de cette cause , et publia la bulle dont nous traduirons bientôt les principaux passages.

En 1356, afin de reconnaître l'état des précieuses reliques d'Hommebon, on ouvrit sa bière en présence de l'évêque, des magistrats et des notables de la ville. Leur dévotion honora le Saint de la manière qui devait lui être la plus agréable : ils fondèrent une association pour le soulagement des pauvres. L'année suivante, le 25 juin, les chanoines et les principaux du clergé transportèrent dans la crypte souterraine de la cathédrale le corps d'Hommebon et le déposèrent dans un tombeau de marbre. On laissa quelques ossements à l'endroit de la première sépulture, et l'on enferma la tête à la sacristie. Au dernier siècle, cette riche et magnifique église possédait, disait-on, les reliques de cent-soixante Bienheureux.

CHAPITRE V.

Bulle d'Innocent III pour la canonisation d'Hommebon.

» INNOCENT , évêque , serviteur des serviteurs de
» Dieu , à ses chers fils tous les membres du
» clergé et du peuple de Crémone , salut et
» bénédiction apostolique.

» Comme la piété possède les promesses de
» la vie présente et de la vie future , le Seigneur,
» équitable et miséricordieux , glorifie souvent en
» ce monde et couronne toujours dans l'autre
» ses justes prédestinés. Il leur dit par le Pro-
» phète : « Je vous environnerai de louange , de
» gloire et d'honneur au milieu de tous les peu-
» ples ; » et il leur fait lui-même cette promesse :
» Les justes brilleront comme le soleil dans le
» royaume de leur Père. » Admirable en lui-même,

» admirable dans ses Saints , admirable dans toutes
» ses œuvres , Dieu nous donne , par le spectacle
» de ses miracles , une marque certaine de sa
» puissance , et augmente cette étincelle de cha-
» rité qui se refroidit en plusieurs. Quand ceux
» qui combattirent légitimement sont appelés à
» la gloire d'en haut , s'il multiplie , comme dit
» le Prophète , les prodiges et les merveilles près
» de leurs restes , c'est afin que les hommes vénè-
» rent comme Saints ceux dont il récompense au
» ciel la sainteté , et pour que , à la vue des grâces
» merveilleuses obtenues autour des tombeaux
» des catholiques , la perversité des hérétiques
» reste confondue.

» Quoique la seule persévérance finale , d'après
» le témoignage de la vérité , suffise pour que
» l'âme soit introduite comme sainte dans l'Eglise
» triomphante , puisque celui qui aura persévéré
» jusqu'à la fin sera sauvé , toutefois , dans l'Eglise
» militante , un fidèle ne saurait être proclamé
» saint s'il ne réunit la vertu des mœurs et celle
» des miracles , c'est-à-dire si sa vie n'a pas été
» accompagnée de piété et sa mort suivie de mi-
» racles.... Des œuvres seules ne suffisent pas plus
» que les miracles seuls ; mais quand après les

» œuvres arrivent les miracles , il nous est fourni
» par là une preuve de sainteté , et nous sommes
» légitimement portés à vénérer celui que Dieu
» montre digne de vénération.... Jusqu'à ce jour,
» Dieu n'a cessé de faire voir que les chrétiens
» trépassés dans le Seigneur sont, après leur mort,
» plus puissants et plus heureusement vivants que
» ceux qui vivent sur cette terre.

» Notre vénérable frère , votre évêque Sicard ,
» s'est présenté à nous , accompagné de beaucoup
» de religieux et d'autres personnages honorables
» de son diocèse , et nous a humblement raconté
» la vie , les actions , ainsi que le genre de mort
» d'un pieux fidèle , Hommebon de nom et en
» réalité. »

Le pape récapitule ensuite l'histoire du Saint et cite un des faits extraordinaires arrivés dans l'église de Saint-Gilles , devant le corps d'Hommebon. Une femme que l'on disait possédée du démon avait été amenée. Craignant quelque supercherie faite pour tourner plus tard en dérision la confiance de l'Eglise aux Saints , on exorcisa cette personne avec de l'eau ordinaire sans qu'elle pût s'en douter. Elle ne bougea pas. On employa ensuite de l'eau bénite , elle fut tourmentée. On

réitéra l'épreuve, mais avec deux hosties, la première non consacrée, la seconde consacrée : même résultat. Le malheureux état de cette femme se trouvant de la sorte évidemment constaté, on invoqua sur elle Hommebon qui la guérit. Ceux qui sourient si aisément à la prétendue crédulité du moyen-âge, ne pensent guère que l'on apportât de tels scrupules, de telles précautions avant de croire aux possessions et aux guérisons surnaturelles. Innocent III ajoute des détails sur l'enquête qu'il a faite touchant Hommebon, sur les serments qu'il a exigés de tous les envoyés de Crémone, et sur le conseil pontifical avec lequel il a délibéré, après y avoir mandé d'autres prélats. Il termine en annonçant que le nom du pieux Crémonais est inséré au catalogue des Saints, et que sa fête se célébrera le jour même de sa mort, 13 novembre, jour auquel saint Brice est déjà honoré.

Personne certainement ne doute que l'essentiel pour Hommebon ait été d'obtenir une place parmi les Saints ; cependant quand on voit le titre de Saint décerné au serviteur de Dieu par un pontife tel qu'Innocent III, ce titre semble recevoir par là une plus vive splendeur.

CHAPITRE VI.

Confrérie de négociants lyonnais établie sous la protection de
Saint Hommebon, — Réflexions.

Saint Hommebon, ayant exercé lui-même le commerce, fut choisi pour patron par les marchands dans beaucoup de villes. Au dix-septième siècle, il s'établit à Lyon, dans l'église des Feuillants, une confrérie de négociants sous la protection de ce Saint. Nous transcrivons quelques extraits du règlement de cette société :

— « On ne sera point obligé de donner aucune chose pour être admis à ladite confrérie, afin que les pauvres, n'aient aucun sujet de se dispenser d'y entrer.

— » Ceux qui désireront être admis en cette

confrérie doivent être personnes de piété, et de qui on ne puisse espérer que très-bonne édification. Ils seront exhortés d'avoir une très-particulière dévotion à Saint Hommebon, comme à celui qu'ils prennent pour leur patron.

— » Ceux qui se feront admettre en ladite confrérie auront soin de se confesser et communier le même jour, afin de gagner l'indulgence plénière.

— » On a trouvé bon de choisir particulièrement le mercredi pour prier pour la prospérité du négoce, et l'on s'efforcera qu'en ce jour on dise plusieurs messes à l'autel de Saint Hommebon.

— » Chaque confrère est exhorté à lire de temps en temps la Vie de Saint Hommebon.

— » Les confrères doivent avoir une charité très-particulière les uns pour les autres, et se garder soigneusement du vice de l'envie.

— » Chaque confrère est exhorté à visiter l'autel de Saint Hommebon aux principales fêtes de l'année. »

Le pape Clément IX, par une bulle du 26 mai 1668, approuva et enrichit d'indulgences cette pieuse association, que l'archevêque de Lyon,

Mgr Camille de Neuville, avait instituée par la lettre suivante :

« CAMILLE, Archevêque et Comte de Lyon, primat
» de France, Commandeur des ordres du Roy
» et son lieutenant général ès pays de Lyon-
» nais, Forest et Beaujolais..... à tous ceux
» qui ces présentes verront, salut en Notre-
» Seigneur.

» Sur la très-humble prière qui Nous a été faite par le Prieur du couvent des religieux Feuillants de cette ville, de vouloir établir une confrérie pour les marchands en leur église, en l'honneur et sous le titre de Saint Hommebon, à l'exemple de plusieurs semblables établissements faits en diverses villes de la chrétienté, et surtout en plusieurs lieux célèbres par le commerce: Nous, Archevêque et Comte de Lyon susdit, pour contribuer de Notre côté à tout ce qui peut augmenter la gloire de Dieu et la piété des fidèles, et attirer les bénédictions du ciel sur le commerce qui fait principalement subsister cette ville, avons, par ces présentes, institué, établi, érigé, instituons, établissons, érigeons en ladite église des Pères Feuillants,

une confrérie à l'honneur et du nom dudit Saint Hommebon pour les marchands qui s'y feront inscrire, auxquels Nous donnons pouvoir de s'assembler en ladite église pour les exercices de piété, sans préjudice néanmoins des devoirs paroissiaux, et sauf en tout Nos droits et de Nos successeurs archevêques de Lyon, à la visite, juridiction desquels ladite confrérie demeurera sujette et soumise à perpétuité.

» Donné à Lyon en Notre palais et sous Notre scel, ce trentième du mois de mars mil six cent soixante-huit. »

» CAMILLE DE LYON. »

Cette date de 1668 nous rappelle qu'on se trouvait au lendemain de la construction du magnifique Hôtel-de-Ville de Lyon, l'un des plus remarquables de l'Europe. C'était ainsi que les Lyonnais, tout en ornant leur illustre cité avec un légitime orgueil, ne négligeaient pas d'appeler sur elle, par tous les moyens, les bénédictions de Dieu (1). Peut-être, que de nos jours, en voyant tout ce que la science et l'expérience ont enseigné au commerce pour multiplier ses produits et abréger le

(1) L'Hôtel-de-Ville de Lyon fut construit de 1646 à 1655.

temps aussi bien que l'espace, l'on croira que, servis maintenant par la vapeur et l'électricité, nous n'avons plus guère besoin de l'intervention des Saints invoqués par nos pères. Grave erreur ! Si de surprenantes découvertes sont le lot accordé par la Providence à notre siècle, comme chaque siècle antérieur a eu le sien, nous avons besoin d'en user chrétiennement, afin qu'elles ne deviennent pas pour nous des tentations de folles entreprises ou des occasions de ruines lamentables ; et pour cela, n'est-il pas toujours nécessaire que les prières des Saints intercèdent en notre faveur ?

Nous terminerons cette notice sur Saint Hommebon en répétant une prière qu'adressait à notre Saint le célèbre prélat Vida. Cet auteur, né à Crémone en 1470, élevé, en 1532, sur le siège épiscopal d'Albe, sur le Tanaro, mort, à l'âge de 96 ans, en 1566, fut un des modernes qui écrivirent le plus élégamment en latin ; il publia en cette langue de nombreuses poésies, parmi lesquelles on remarque une Vie de Jésus-Christ. On a de lui une hymne sur Saint Hommebon ; nous allons la traduire :

» — Bienheureux Hommebon, père des pauvres, honneur de Crémone, secourez vos concitoyens dont les chants célèbrent vos louanges.

» — Après Dieu et l'auguste Mère de Dieu, la Vierge Marie, c'est à vous surtout que nous adressons nos hommages en ce jour qui vous est consacré.

» — Bien souvent nos pères ont éprouvé votre présence lorsque, vaincu par leurs ardentes prières, vous accouriez à leur aide dans le péril.

» — Que de fois vous avez désarmé la colère du Maître du tonnerre, irrité contre nous ! Vos supplications s'opposent à ce que sa justice châtie nos crimes comme nous le méritons.

» — Ces temples que nous élevons, ces autels que notre ville jadis dédia pieusement sous votre nom, qu'ils vous sont bien dus !

» — Vos nobles travaux les ont gagnés quand, dans un corps mortel, vous sembliez un frère des Anges.

» — La pensée au ciel et le cœur plein de Dieu, que vous importaient vos propres intérêts ?

» — Votre prodigue charité distribuait aux indigents, à tous les indigents que vous rencontriez,

les produits du modeste domaine qui nourrissait à peine son maître.

» — Mais ce que vous donniez, Dieu vous le rendait plus libéralement encore, et votre armoire voyait avec surprise se multiplier un pain délicat.

» — O prodige ! Après que le vin destiné à vos ouvriers des champs eut abreuvé des pauvres rencontrés par hasard ,

» — Vous remplîtes dans une fontaine les vases vidés par votre générosité , et les villageois y puisèrent un généreux nectar.

» — La nuit , vous alliez unir vos prières aux chants des prêtres sacrés , et , d'elles-mêmes , les portes s'ouvraient devant vous.

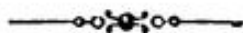
» — Dès que, loin de cette terre, vous fûtes mêlé aux chœurs des esprits célestes, vous nous révélâtes de quelle faveur vous jouissiez auprès du Créateur.

» — On accourt à vos funérailles , et les aveugles voient , les boiteux marchent , les muets parlent , les sourds entendent , les paralytiques se redressent.

» — Des possédés furieux sont amenés auprès de

votre tombe, et soudain la puissance infernale est vaincue.

» — Gloire au Roi de qui viennent ces grâces ,
au Dieu unique en trois personnes, qui règne
dans les siècles des siècles ! »



SAINTE LYDIE.

SAINTE LYDIE

CHAPITRE 1

Saint Paul arrive à Philippes. — Un mot sur cette ville. —
Conversion de Lydie. — Hospitalité qu'elle accorde à Saint
Paul et à ses deux compagnons de voyage.

SAINT PAUL prêchait depuis une vingtaine d'années la religion chrétienne, qu'il avait d'abord persécutée, lorsqu'après avoir parcouru, en les évangélisant, la Syrie, la Cilicie, la Phrygie et la Galatie, il traversa, avec Silas et Saint Luc, médecin d'Antioche converti, l'île de Samothrace,

jadis célèbre chez les païens par de secrètes cérémonies religieuses, et se rendit à Philippes, en Macédoine.

Cette ville, située entre la mer et le fleuve Strymon, devait son nom au roi de Macédoine, Philippe, qui l'avait réparée, embellie et fortifiée. Les mines d'or que l'on exploitait au pied du mont Pangée, lui donnaient alors une grande importance. Ceux qui ont quelques notions de l'histoire ancienne se souviennent que, quarante-deux ans avant Jésus-Christ, Brutus et Cassius, meurtriers de Jules César, furent défaits par Octave et Anfoine, dans le voisinage de Philippes. Cette ville, à peu près en ruines maintenant, se nomme Félibé (1).

Parmi les personnes qui se convertirent à la voix de Saint Paul, se trouvait une marchande dont la filiale reconnaissance est rappelée dans le touchant passage des *Actes des Apôtres* que nous allons citer :

« Partant de Troade, dit Saint Luc, compagnon de route de Saint Paul, nous allâmes droit à

(1) Voir le *Dictionnaire géographique de la Bible*, par M. Barbier du Boccage.

Samothrace, le lendemain à Néapolis et de là à Philippes, qui est une colonie romaine, et la première ville de cette partie de la Macédoine. Nous fûmes quelques jours dans cette ville à délibérer. Et le jour du sabbat, nous sortîmes hors des portes, près de la rivière, où était le lieu ordinaire de la prière, et, nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre (1), de la ville de Thyatire (2), servant Dieu, nous écouta; et le Seigneur lui ouvrit le cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous pria en disant : Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez-y. Et elle nous força d'entrer. »

Un miracle de Saint Paul excita un commencement d'émeute, et, pour la calmer, les magistrats, sans juger l'Apôtre ni ses disciples, les condamnèrent aux verges et à la prison, où ils convertirent

(1) La couleur pourpre, que l'on obtient maintenant avec la cochenille, se tirait autrefois du liquide contenu dans un certain coquillage appelé *murex*.

(2) Thyatire, ville de l'Asie-Mineure, nommée maintenant Akhissard.

leur geôlier. « Quand le jour vint, les magistrats envoyèrent des licteurs, disant : Relâchez ces hommes. Aussitôt le geôlier alla dire à Paul : Les magistrats ont envoyé dire qu'on vous mît en liberté : sortez donc maintenant, et allez en paix. Paul dit aux licteurs : Après nous avoir publiquement battus de verges sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement ! Il n'en sera pas ainsi ; mais qu'ils viennent et qu'ils nous délivrent eux-mêmes. Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, et ceux-ci eurent peur, ayant appris qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc les supplier ; et les ayant tirés de la prison, ils leur demandèrent de s'éloigner de la ville. Sortis de la prison, ils s'en allèrent chez Lydie, et après avoir vu les frères, ils les consolèrent et partirent (1). » Tel est le récit de Saint Luc.

Ce groupe de pieuses juives réunies pour prier ensemble, loin de la ville où l'on déteste leur culte, et sur les bords d'un fleuve qui leur rappelle le Jourdain et la patrie, puis s'asseyant, pleines d'at-

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XVI.

tention, autour de cet étranger qui leur raconte les merveilleux événements arrivés naguère à Jérusalem, puis enfin les larmes de joie de l'une d'elles, demandant pour sa famille et pour elle le baptême de celui qui, au jour fixé par les Prophètes, est venu sauver le monde : tout cela n'offre-t-il pas une scène aussi sublime que touchante ?

CHAPITRE II

Offrandes envoyées à Saint Paul , après son départ , probablement à l'instigation de Lydie. — Prière à cette Sainte.

Les habitants de Philippi, après le départ de Saint Paul , lui envoyèrent, pour le secourir dans ses voyages, de très-abondantes offrandes, chose qui n'avait jamais été faite ailleurs. La pensée, nous le présumons, en fut inspirée par Lydie, qui avait déjà accordé une si généreuse hospitalité à l'Apôtre, et celui-ci l'aura eue principalement en vue quand il écrivit de Rome aux Philippiens : « Vous savez , mes frères de Philippi, qu'à mon départ de Macédoine, après y avoir prêché l'Evangile pour la première fois, aucune autre église que la vôtre

ne m'a fait part de ses biens , en retour de ce qui leur avait été donné et de ce qu'elles avaient reçu... Que mon Dieu , selon les richesses de sa bonté , remplisse tous vos désirs , qu'il vous donne sa gloire par Jésus-Christ!... Saluez tous les Saints en Jésus-Christ. »

Excepté les quelques souvenirs de Lydie recueillis par les *Actes des Apôtres*, nous ne connaissons aucune autre circonstance de la vie de cette femme à laquelle , toutefois , est accordée une double immortalité ; d'abord , celle que la Sainte Ecriture donne à son nom en le conservant jusqu'à la fin des siècles , puis , celle dont elle jouit dans les cieux.

Bienheureuse Lydie , sainte mère de famille , soyez aussi notre mère , et permettez-nous de vous demander , avec une naïveté d'enfant , que vos mains , qui préparèrent autrefois sur la terre cette pourpre dont la vanité se paraît trop souvent , nous obtiennent de Dieu cette pourpre céleste dont il promet de revêtir ses élus , sur des trônes , dans son royaume éternel.

SAINT MAXIME.

SAINT MAXIME

CHAPITRE I

Caractère de l'empereur Dèce, persécuteur des chrétiens au troisième siècle. — Peinture sommaire de cette persécution, dans laquelle mourut Saint Maxime, marchand.

L'EGLISE avait essuyé déjà neuf persécutions quand la dixième, en 249, fut ordonnée par un décret de l'empereur Dèce, presque au moment où il dépouilla Philippe, son maître, du souverain pouvoir (1). Guerrier habile et courageux, de mœurs réglées, d'un esprit perfectionné par l'étude, l'ambitieux Dèce était cependant tellement

(1) Bergier, *Dictionnaire de Théologie*, article : PERSECUTION.

trompé sur les enseignements et le but du christianisme, il croyait si fort aux calomnies répandues contre les disciples de l'Évangile que, selon Saint Cyprien, il se plaisait à dire : « J'aimerais mieux un compétiteur me disputant l'empire qu'un évêque à Rome. » Ce fut donc surtout une erreur de sa politique qui poussa Dèce à se faire persécuteur. Mais si Dieu permit cette erreur, ce fut, dit encore Saint Cyprien, parce qu'il voulait purifier les chrétiens trop amollis pendant quelques années de paix que les païens leur avaient laissées.

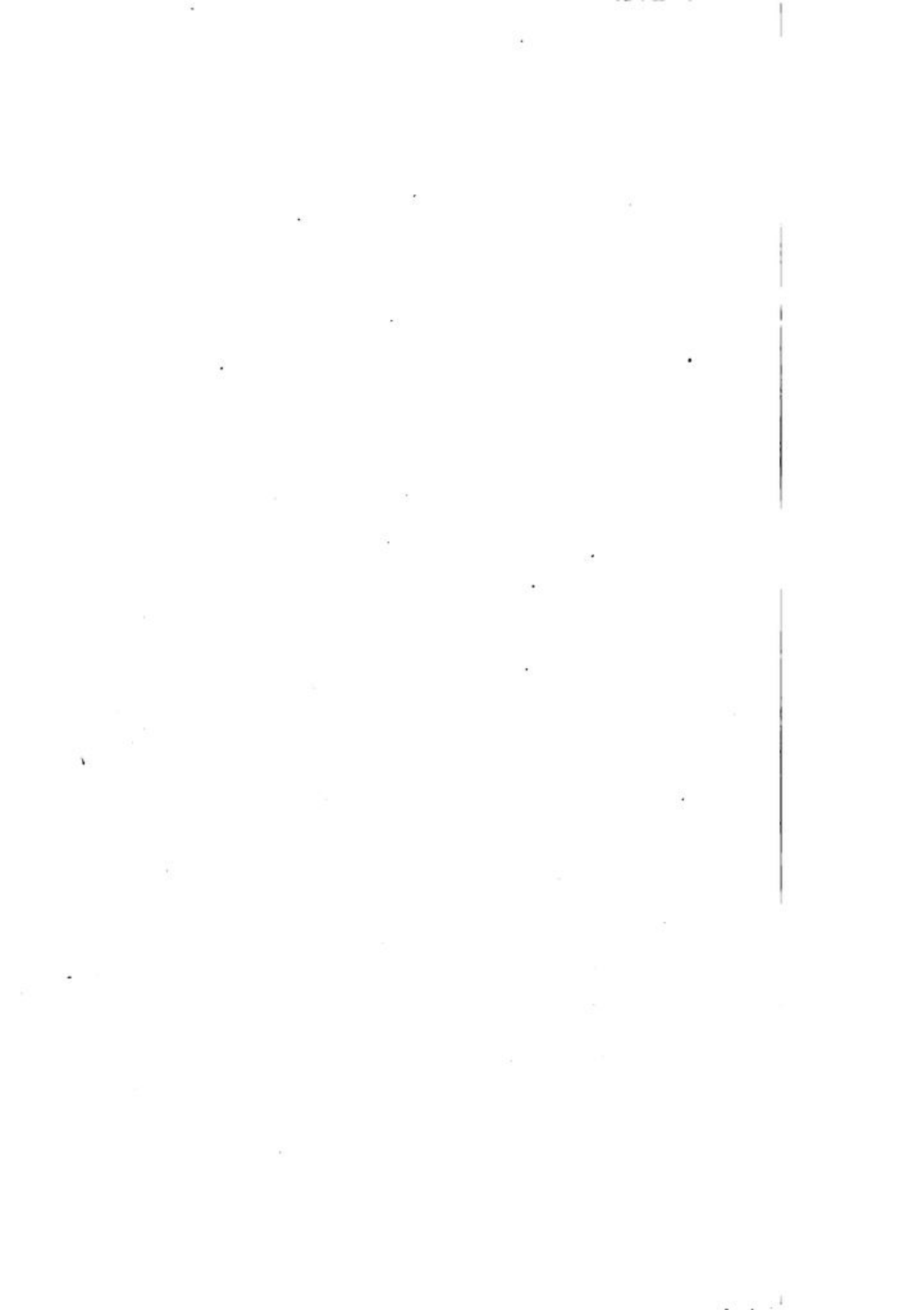
La persécution commença par un effort terrible. Tous les magistrats n'étaient occupés qu'à chercher les chrétiens et à les punir. Aux paroles menaçantes, ils joignaient un appareil épouvantable de toutes sortes de supplices : des épées, des feux, des bêtes cruelles, des fosses, des chaises de fer ardentes, des chevalets pour étendre les corps et les déchirer avec des ongles de fer. Chacun s'étudiait à trouver quelque nouvelle invention. Les uns dénonçaient, les autres cherchaient ceux qui étaient cachés, d'autres poursuivaient les fugitifs, d'autres s'emparaient de leurs biens. Le caractère propre de cette persécution fut de tendre à forcer les chrétiens, par la lon-

gueur des tourments, à abjurer la religion. On se donnait bien de garde de les envoyer tout d'un coup à la mort : on les tenait longtemps enfermés dans les prisons, où ils étaient rudement traités, et on les appliquait à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience (1).

Ce fut alors qu'Origène, ce prodige de savoir, confessa la foi à Césarée de Palestine ; que le pape Fabien souffrit le martyre à Rome, et que, en Egypte, Saint Paul se retira dans le désert et devint le patriarche des solitaires.

L'Eglise eut à gémir de la faiblesse d'assez nombreux apostats ; mais les sublimes dévouements à la foi de Jésus-Christ furent innombrables. Tous les peuples comme toutes les conditions fournirent leurs héros. Parmi les glorieux souvenirs de ces combats où les bourreaux restèrent vaincus par la patience de leurs victimes, on remarque une page qui conserve le dialogue d'un chrétien avec son juge, de Maxime, simple marchand, avec le proconsul Optimus. Nous allons la traduire.

(1) Fleury, *Hist. de l'Eglise*, liv. VI, n° 25 ; Crévier, *Hist. des empereurs romains*, liv. XXVI, ch. II.



CHAPITRE II

Interrogatoire de Saint Maxime. — Sentence prononcée contre lui. — Sa mort.

Dès qu'éclata la persécution de Dèce, le chrétien Maxime s'empressa de paraître en public dans la ville qu'il habitait; c'était probablement à Ephèse. Aussitôt on l'arrêta et on le conduisit vers le proconsul Optimus.

LE PROCONSUL : « Quel est ton nom ? »

MAXIME : « Je m'appelle Maxime. »

LE PROCONSUL : « De quelle condition es-tu ? »

MAXIME : « Je suis libre, mais serviteur du Christ. »

LE PROCONSUL : « Quelle profession exerces-tu ? »

MAXIME : « Homme du peuple, je vis de mon trafic. »

LE PROCONSUL : « Tu es chrétien ? »

MAXIME : « Oui , quoique pécheur , je suis chrétien. »

LE PROCONSUL : « Ne connais-tu pas le décret de nos très-invincibles princes qui vient d'arriver ? »

MAXIME : « Lequel ? »

LE PROCONSUL : « L'ordre donné à tous les chrétiens d'abandonner leur vaine superstition , de reconnaître le véritable prince à qui tout est soumis et d'adorer ses dieux. »

MAXIME : « J'ai eu connaissance de l'ordonnance injuste du prince de ce monde , et c'est pour cela même que je me suis montré en public. »

LE PROCONSUL : « Sacrifie donc aux dieux. »

MAXIME : « Moi je ne sacrifie qu'au seul Dieu , à qui je me réjouis d'avoir sacrifié dès mon enfance. »

LE PROCONSUL : « Sacrifie , si tu veux te sauver ; mais si tu refuses , je te ferai périr par divers tourments. »

MAXIME : « C'est ce que j'ai toujours désiré ; je ne me suis montré en public que pour être enfin délivré de cette misérable vie du temps et recevoir la vie éternelle. »

S'adressant alors à des licteurs , Optimus fit

frapper le chrétien à coups de bâton, et tandis qu'on exécutait son ordre cruel, il recommença ses instances, qu'il imaginait devoir être plus efficaces sur l'esprit du Saint tout meurtri. « Sacrifie, Maxime, et ces tourments cesseront. » — « Ce que l'on nous fait éprouver pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, répondit Maxime, n'est point un tourment, mais une onction. Si je m'éloignais des préceptes enseignés par mon Maître dans son Evangile, ce serait alors que de vrais et d'éternels supplices m'attendraient. »

Le proconsul le fit suspendre au chevalet, et à mesure qu'on le tourmentait, il lui disait : « Reconnais maintenant ta folie, malheureux ! et sacrifie pour sauver ta vie. » — « Je sauverai ma vie si je ne sacrifie pas, dit Maxime ; mais si je sacrifie, je la perds. Ni vos bâtons, ni vos ongles de fer, ni vos feux, ne me causent de douleur, parce qu'en moi demeure la grâce du Christ. Elle me sauvera pour toujours par les prières des Saints qui, dans cette lutte pour la foi, ont triomphé de votre démente et nous ont laissé des exemples de vertu. »

Le juge alors prononce : « La divine clémence impériale ordonne que, pour effrayer les

autres chrétiens, on lapide celui qui n'a pas voulu obéir aux lois sacrées et sacrifier à la grande déesse Diane. » Les exécuteurs conduisirent aussitôt hors des murs de la ville cet invincible athlète de Jésus, qui expira, brisé par les pierres, mais en remerciant Dieu qui avait bien voulu le faire triompher du démon. Il mourut le 14 mai de l'an 250, dans l'Asie-Mineure, probablement, comme on l'a déjà dit, à Ephèse, si célèbre chez les païens par le culte de Diane. La ville de Venise croit posséder les reliques de Saint Maxime, dont le culte est très répandu dans le diocèse d'Aquilée.

CHAPITRE III

Fin misérable de l'empereur Dèce. — Prière à Saint Maxime.

Après avoir inondé l'empire de sang chrétien , Dèce finit misérablement. Lactance , dans son ouvrage sur la mort des persécuteurs de l'Eglise, nous dit que le tyran , ayant marché contre les Goths, maîtres de la rive droite du Danube, fut enveloppé par ces barbares , qui le tuèrent avec une partie de ses troupes. Il ne jouit pas même des honneurs du tombeau , et son corps ne trouva pour sépulture que le ventre des bêtes sauvages et des vautours , comme le méritait un ennemi de Dieu.

Ainsi finit ce prince , pendant que les victimes de ses cruels préjugés étaient placées au ciel par le

Juge des juges , et que l'Eglise se disposait à leur consacrer des autels (1).

Bienheureux Maxime , courageux soldat de Jésus-Christ , venez en aide à notre si tiède dévotion ! Quand il s'agissait de la foi que les bourreaux prétendaient vous ravir , vous résistiez avec l'ardeur de la lionne défendant ses petits ; vous ne disiez pas : « Je ne suis qu'un simple marchand , qu'un pauvre particulier , et il ne m'appartient pas de songer à ces questions trop hautes pour moi ; » vous ne disiez pas : « N'ai-je point assez des souffrances de mon état , sans m'exposer encore à celles d'une persécution contre les chrétiens ? N'est-ce pas assez d'adorer Dieu dans mon cœur , et qu'est-il besoin que je perde pour lui la vie ? » Non , non ! afin d'attester votre foi en celui qui mourut pour nous sur la croix , vous allâtes intrépidement à la mort. C'est le même Dieu que nous servons. Hélas ! cependant que nous sommes loin d'apporter la même ferveur dans son service ! Daignez intercéder pour que nous vous imitions ;

(1) Nous avons suivi , dans cette notice , les Bollandistes , 30 avril et 29 mai ; dom Ruinart, *Acta sincera*, p. 144.

pour que les embarras de notre profession ne nous empêchent pas d'apprendre et de méditer la loi de notre Dieu ; pour qu'aucun lâche prétexte ne nous arrête dans l'accomplissement de nos devoirs religieux ; pour que nous ne rougissions jamais de paraître chrétiens ; que nous osions imposer silence quand nous entendrons parler contre la foi ; que nous élevions dans une piété éclairée et sincère ceux qui dépendront de nous ; et que, s'il le faut jamais, nous mourrions plutôt que de renoncer à l'Evangile, le chemin du supplice devenant alors le chemin sanglant, mais assuré de l'éternelle patrie.



SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE.

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE

CHAPITRE I

Le christianisme en Espagne au troisième siècle — Le paganisme, à la même époque et dans la même péninsule. — Fête des païens en l'honneur de la déesse Vénus. — Juste et Rufine refusent d'y prendre part, même indirectement. — Leur supplice. — Leur sépulture.

LE christianisme, à la fin du troisième siècle, avait déjà fait de grands progrès en Espagne. On y comptait de nombreux évêques, comme le prouve le concile d'Elvire, tenu au commencement du siècle suivant. Dix-neuf prélats s'y assemblèrent, entre autres Osius de Cordoue, évêque si célèbre

à cette époque ; Sabin de Séville ; Flavius d'Elvire ; Libérius de Mérida ; Valère de Saragosse , fameux confesseur de la foi ; Décentius de Léon ; Mélanthius de Tolède ; Vincent d'Ossanu ; Quintien d'Evora ; Patrice de Malaga (1).

Le paganisme cependant conservait toujours de très-nombreux sectateurs dans la Péninsule , et les cérémonies du culte idolâtrique se continuaient avec la pompe accoutumée. On honorait, il paraît, à Séville, d'une manière particulière, la déesse des plaisirs impurs, l'infâme Vénus. Ce fut une fête de cette honteuse divinité qui causa le martyre des Vierges Juste et Rufine (2).

Les deux Saintes exerçaient le très-humble état de marchandes de vases de terre. Les objets de ce petit commerce étaient étalés à l'angle d'une place publique de Séville. Quoique fort minimes, les profits de ce travail fournissaient aux charitables filles les moyens de secourir les pauvres ; elles se contentaient, pour elles-mêmes, du plus strict nécessaire quant à la nourriture et au vêtement. On admirait la vie chaste qu'elles menaient,

(1) Fleury, *Histoire de l'Eglise*, ix, 14.

(2) Voir les *Actes des Saints*, de Bollandus, 19 juillet.

l'ordre établi dans leur maison, leur patience dans les privations et les maladies, la ferveur de leurs prières, source de toutes les autres vertus qu'elles pratiquaient.

On promenait un jour en grande pompe, à Séville, la statue de la déesse Salambone, c'est-à-dire de Vénus cherchant les restes d'Adonis tué par un sanglier. En mémoire du fabuleux désespoir de cette divinité, les femmes, vêtues de deuil, suivaient l'idole en remplissant de gémissements et de lamentations la ville pleine d'images funèbres.

Quand cette brillante et ridicule procession passa devant la demeure de Juste et de Rufine, on leur demanda un vase pour je ne sais quelle cérémonie. Elles le refusèrent, ne voulant coopérer en aucune façon à un acte de paganisme. « Nous ne croyons qu'en Jésus-Christ, s'écriaient-elles; nous n'adorerons jamais que lui seul, et non votre Vénus, vil morceau de bois, privé de vie et de sentiment! »

A cette réponse, la foule s'ameute, s'irrite. Dans le tumulte, la statue, que portent les femmes les plus distinguées de Séville, est précipitée sur la fragile marchandise des deux chrétiennes. Celles-

ci repoussent avec mépris la statue, qui, minée par le temps et les insectes, se brise en morceaux. Un immense cri de : *Mort aux sacrilèges !* se fait entendre. Juste et son amie sont aussitôt arrêtées par l'ordre de Diogénianus. On les étend sur le chevalet, et on les déchire avec des ongles de fer ; puis on les reporte mourantes dans la prison, où on les laisse presque sans nourriture.

Quelques jours après, le gouverneur Diogénianus, se disposant à aller jouir des plaisirs de la campagne dans une agréable résidence de la Sierra Moréna, ordonna que les deux Vierges suivissent à pied son cortège, à travers les pierres et les aspérités du chemin. Comme elles souffraient pour Jésus, rien ne leur semblait trop dur ni trop pénible. Ramenées en prison, Juste rendit à Dieu sa belle âme, et le gouverneur fit jeter son corps dans un puits. Rufine avait survécu aux fatigues de la course à la Sierra Moréna. Une fête publique, accompagnée de combats d'animaux, eut lieu à Séville. Rufine fut exposée dans l'arène à un lion, qui approcha d'elle sa tête monstrueuse, mais sans lui faire aucun mal. Moins humains que lui, les bourreaux fracassèrent la tête de la Sainte dans son cachot. Son corps fut brûlé, et ses cendres,

recueillies sur le bûcher, furent déposées en terre par les soins de l'évêque Sabin. Ce prélat fit aussi retirer du puits, où on l'avait précipité, le corps de Juste, et le plaça près des restes vénérés de Rufine. Ce martyre eut lieu vers l'an 287 ; le pape Caius gouvernait l'Eglise, et Dioclétien l'empire romain, dont l'Espagne faisait partie.

CHAPITRE II

Fête des deux Saintes. — Leurs reliques. — Eglises construites en leur honneur. — Miracles obtenus par leur intercession. — Réflexions. — Prière.

L'Eglise consacre à honorer la mémoire de Juste et de Rufine le 19 juillet, jour de leur martyre. Leurs ossements ont été transportés, dit-on, dans les temps modernes, par un haut personnage nommé Pierre Fernand, au monastère royal de *las Huelgas*, près de Burgos. Plusieurs villes espagnoles croient posséder quelques fragments de ces précieuses reliques.

De nombreuses églises furent, à diverses époques, dédiées aux deux pauvres marchandes. Hors des murs de Séville, dans un pré où se trouvait autrefois leur maison selon les uns, leur tombeau

selon les autres , on voyait une de ces chapelles. Il en existait une autre à Lisbonne , une troisième à Tolède. Cette dernière était l'une des sept églises laissées aux chrétiens par les Musulmans. Orihuéla , ville du royaume espagnol de Valence , délivrée du joug des Sarrasins le jour de la fête de nos glorieuses martyres , en conserva le souvenir par une chapelle sous leur vocable. A l'endroit de Séville qu'elles avaient choisi pour la vente de leurs marchandises , on plaça un hospice.

L'Espagne entière se félicite d'avoir obtenu , par l'intercession de Juste et de Rufine , des miracles en grand nombre , surtout dans les guerres contre les sectateurs de Mahomet. Du haut du ciel les deux Vierges ont vaillamment combattu en faveur de leur patrie catholique.

Nous avons déjà cité la délivrance d'Orihuéla , que les habitants attribuaient plus à la protection de nos Saintes qu'à leur propre courage.

En 1172, Opta , dans la Nouvelle-Castille , les remercia également de l'avoir sauvée d'un siège formidable , le 19 juillet.

En 1568, le même jour , après de solennelles supplications , la peste disparut de Séville.

En 1571 , une sécheresse désolait au loin les

champs autour de Séville. Dès que les statues de Juste et de Rufine eurent été pieusement promenées dans la campagne, la pluie si désirée arriva à flots.

En 1626, une inondation remplissait de ruines et de terreur la même cité, menacée de plus affreux ravages encore. Les habitants opposèrent aux torrents, qui s'arrêtèrent, des reliques de leurs puissantes protectrices.

On montre, dans cette ville, une caverne au fond de laquelle est un puits. La tradition assure que ce sont les lieux où Juste fut emprisonnée et précipitée après sa mort. Les malades qui vont boire avec confiance de l'eau de ce puits, sont guéris.

Dans le récit de la vie des deux Bienheureuses espagnoles qui vient de passer sous nos yeux, nous avons vu en présence, d'une part, le gouverneur Diogénianus et les femmes les plus distinguées de Séville, de l'autre, deux pauvres filles, de quel côté devrions-nous chercher naturellement la saine raison et la grandeur morale ? N'est-ce pas auprès de ce magistrat que l'étude des lois et des lettres porte nécessairement à l'amour de la sagesse et de la vérité ? N'est-ce point encore

auprès de ces femmes à qui la vertu est rendue si facile par leur éducation, par leur rang et l'exemption des travaux au milieu desquels la pensée se rétrécit et s'abaisse ? Pourtant ce n'est point là que nous découvrons sur Dieu et sur nos devoirs des idées raisonnables, ainsi qu'une conduite conforme à ces idées ; Juste et Rufine seules nous les ont montrées. Tandis que les plus illustres matrones vénèrent une impudique déesse, qu'elles ne voudraient certainement pas laisser imiter par leurs filles, nos deux Saintes savent que Dieu est un esprit infini, éternel, souverainement parfait, le plus admirable et le plus pur des modèles ; tandis que le juge ajoute à la rigueur impie des lois portées contre les chrétiens d'inexcusables raffinements de cruauté, Juste et Rufine, toujours patientes et résignées, deviennent héroïques. Glorieuse influence de la religion chrétienne ! Ceci bien médité est, pour tous les esprits droits, une démonstration sans réplique de la vérité et de la divinité de notre foi. « Dieu est admirable en ses Saints, pouvons-nous dire avec David ! Le Dieu d'Israël donnera lui-même force et vertu à son peuple (*Ps. 67*). »

Plusieurs anciennes liturgies des églises espa-

gnoles renfermaient un office solennel propre à la fête des Vierges Juste et Rufine. Nous extrayons du bréviaire gothique ou mozarabique cette touchante oraison sur Rufine :

« Seigneur Jésus-Christ , un lion furieux , non-seulement s'abstient , par votre ordre , de donner la mort à votre bienheureuse Vierge et martyre Rufine , mais se dépouillant de sa férocité , il n'osa déchirer ce corps immaculé , qu'il vint pourtant effleurer de sa tête ; accordez-nous d'être entourés de l'éclat de votre Esprit Saint , pour que nous ne redoutions point la fureur de l'horrible lion qui rôde autour de nous , et pour que votre toute puissante majesté le repousse et le rende à jamais incapable de nous nuire. » Et vous que Dieu ne destina pas à un martyre aussi prolongé que celui de Rufine , mais qui étiez toutefois prête à le souffrir également , courageuse Juste , unissez-vous à votre amie afin d'intercéder en notre faveur. Que vos mains protectrices , ô Vierges si puissantes auprès de Dieu , continuent à repousser le fléau des inondations loin de nos campagnes , celui de la guerre loin de notre patrie , et surtout celui du péché bien loin de nos cœurs ! »

SAINTS FROMENT

DE CARTHAGE

SAINTS FROMENT

DE CARTHAGE

CHAPITRE I

Les Vandales en Afrique. — Leur férocité. — Genséric, leur premier roi, persécute les catholiques pour les amener à l'arianisme. — Hunéric, son successeur, l'imité.

PARMI les Barbares qui, au cinquième siècle, couvrirent l'occident de l'Europe et le nord de l'Afrique, les plus féroces furent les Vandales. Leur nom même est devenu synonyme de destructeur, et l'on appelle vandalisme la mutilation

d'un monument. Ce peuple passa , en 428 , de l'Espagne en Afrique. Lorsqu'il assiégeait Hippone , l'illustre évêque Augustin était malade. La pensée du sort qui attendait ses ouailles augmentant ses douleurs physiques , il mourut en 430. « Alors , comme le dit l'historien Victor de Vite , cette source de doctrine , qui avait si longtemps arrosé l'Eglise , tarit et se dessécha (1). »

Nous n'avons pas à décrire quels ravages signalèrent partout le passage de Genséric et de ses Vandales. Un mot suffira : si une ville leur offrait de la résistance , ils l'attaquaient par la peste ; ils réunissaient autour des murailles leurs captifs , et si ces infortunés n'étaient pas assez nombreux , ils amenaient encore les habitants des lieux circonvoisins , les égorgaient tous , et laissaient se décomposer les cadavres. Les miasmes empoisonnés forçaient à ouvrir les portes.

Leur cruauté s'exerçait d'autant plus qu'ils ne

(1) Victor de Vite , *Histoire de la persécution sous les Vandales*, liv. 1^{er}, ch. 3. Nous avons suivi , dans cette notice , l'ouvrage de Victor , écrivain contemporain des faits. C'est au livre V^e qu'il raconte la persécution dans laquelle périrent les Saints Froment.

prétendaient pas seulement s'emparer du pays par la conquête , mais encore des âmes , en y implantant , par la terreur , l'hérésie d'Arius , qu'ils professaient (1). Genséric fut un atroce persécuteur.

Hunéric , son fils et son successeur , en 477 , laissa d'abord respirer les catholiques. Il promettait de ne pas les inquiéter en Afrique , si les Ariens n'étaient point troublés à Constantinople. Mais , un peu plus tard , il mit à sa tolérance de cruelles et perfides conditions ; il exigea que l'on ne reçût aux cérémonies de notre religion aucune personne portant le costume vandale. Par cet édit se trouvaient éloignés des églises , non-seulement ceux des Vandales qui étaient orthodoxes , mais encore ceux d'entre les orthodoxes qui , occupant des emplois à la cour , s'habillaient comme les maîtres du royaume. A ces astucieuses entraves , succéda une persécution générale.

(1) Les Ariens ne croyaient pas que Jésus-Christ fût Dieu par nature comme le Père ; ils le disaient Dieu par privilège. Ils n'admettaient pas non plus la divinité du Saint-Esprit. L'Eglise les condamna , en 325 , au premier Concile général de Nicée.

L'an 483, Hunéric envoya en exil dans le désert 4,969 catholiques. Victor de Vite nous a laissé, de ce voyage, le récit le plus navrant. Bientôt l'exil ne suffit plus à la haine du bourreau, il prépara des instruments de supplice.

CHAPITRE II

Il se trouve , au nombre des Martyrs , deux marchands nommés Froment. — Destruction des Vandales. — Prière à Dieu.

Quoique le clergé fût surtout poursuivi, afin qu'en tuant les pasteurs on ruinât plus aisément le troupeau, il y eut pourtant des catholiques frappés dans tous les rangs et dans tous les états de la société. Nous remarquons entre autres deux marchands de Carthage, tous les deux nommés Froment. On ne possède aucun détail sur leur âge, sur leur fortune, sur le genre de négoce qu'ils exerçaient dans cette ville si commerçante, ni relativement à leur martyre.

Furent-ils condamnés au bûcher, comme la matrone Victoire? à être déchirés par des ongles de fer, comme deux frères de Tambaïe? à

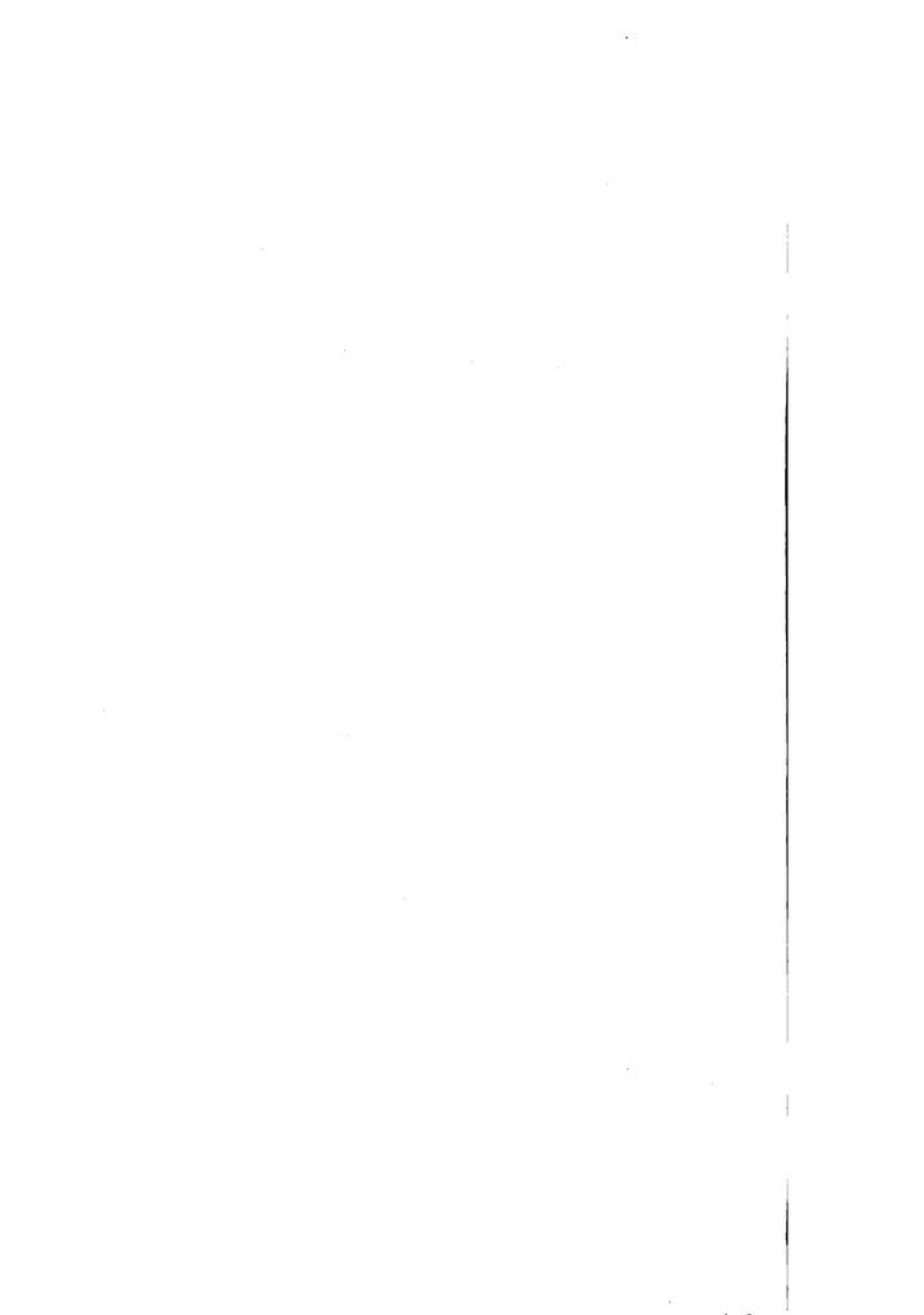
avoir la tête cassée à coups d'aviron , comme Libérat et ses fils ? à être attachés à une poulie qui les élevât et les laissât retomber jusqu'à ce qu'ils fussent broyés , comme le noble Servus ? On l'ignore. Quoique portant le même nom , les deux martyrs Froment n'étaient pas frères. Ils moururent en 484.

A l'arrivée des Vandales en Afrique , il y avait , à côté des héroïques chrétiens dont nous venons de parler , une grande partie des habitants plongés dans la plus profonde corruption. Salvien , prêtre de Marseille , en a tracé une éloquente et effrayante peinture. Mais quand les Barbares eurent achevé l'œuvre de la justice de Dieu ; quand ils eurent châtié les Africains coupables , et répandu , pour purifier cette terre , le sang innocent des martyrs , ils disparurent eux-mêmes. Bélisaire , en 534 , les vainquit , et rendit à l'empereur Justinien cette partie du monde. Les Grecs , à leur tour , furent remplacés , au septième siècle de Jésus-Christ , par les Musulmans , qui maintenant ont été obligés de céder aux Français depuis 1830.

C'est ainsi que , agités par votre souffle , ô mon Dieu , les empires de la terre se renversent et s'effacent les uns les autres , comme à la brise

du matin , sur les bords d'un lac , se pressent les petits flots qui brillent et se dissipent en un flocon d'écume ; mais le royaume que vous donnerez à vos Saints participera de votre éternité. Pussions-nous y obtenir une place , par l'intercession des Bienheureux dont nous venons d'admirer la foi courageuse !





SAINT GODRICK.

SAINT GODRICK.

CHAPITRE I

Situation de l'Angleterre à la naissance de Godrick. — Famille du Saint et son enfance. — Il entreprend un petit commerce. — Portrait du jeune Godrick.

Le 14 octobre 1066, la victoire remportée à Hasting par Guillaume, duc de Normandie, livra la Grande-Bretagne à ce conquérant. Pendant l'orage politique dont cette conquête fut suivie, tandis que l'on déposait les dignitaires laïques et ecclésiastiques, ou que l'on exterminait ceux qui conspiraient pour les compétiteurs de Guillaume, le Bienheureux dont nous allons raconter la mer-

veilleuse histoire naquit à Walpole , dans le comté de Norfolck (1). Ce fut dans une chaumière , mise par sa pauvreté à l'abri des coups de la révolution arrivée alors en Angleterre , que Godrick , nommé aussi Gorry , reçut le jour. Son père Ailward et sa mère Ædwen étaient fort pauvres , mais fervents et chrétiens. Leur pieuse résignation à la volonté de Dieu donnait à ces humbles cultivateurs une tranquillité que l'on goûte rarement au sein même de la fortune.

Godrick ne fut pas obligé , pendant son enfance , de quitter la maison paternelle pour servir des étrangers : il n'eut point dès lors à regretter ces soins et cette affection que l'on ne trouve qu'au sein de la famille ; surtout Dieu lui accorda la grâce si précieuse de ne voir que de bons exemples et de n'entendre que de sages conseils. La médisance ,

(1) La Vie de Saint Godrick , après avoir été successivement écrite par deux moines de Durham , contemporains du Saint , et nommés , l'un Réginald , l'autre Germain , prieur du monastère , fut publiée une troisième fois par le moine Galfrid , qui avait aussi connu Godrick. Il ne fit toutefois qu'abrégé et compléter l'un par l'autre les deux premiers historiens.

Voir Bollandus , *Acta Sanctorum* , 20 mai ; Godescard , *Vie des Saints* , 21 mai.

et à plus forte raison les blasphèmes ou les paroles impures, étaient inconnus chez ses parents, qui ne lui donnèrent jamais non plus le scandale de disputes intestines, et ne l'habituèrent pas de la sorte, comme il arrive si souvent ailleurs, à les mépriser tous les deux. Godrick apprit à lire, probablement dans un monastère de Walpole; car les moines, ainsi que les prêtres des paroisses, accordaient volontiers aux pauvres la double aumône de la nourriture et de l'instruction. Il n'existait guère d'autres instituteurs que ces hommes charitables. Notre Saint avait un frère, et, d'un second mariage de sa mère, une sœur. Nous aurons plus tard à faire mention de ces deux personnages.

L'histoire se tait sur tous les autres détails des premières années de Godrick, et ne parle plus de lui jusqu'à l'époque où il arrive à l'adolescence.

Actif et d'une imagination, ce semble, fort ardente, quoique accompagnée d'une prudence précoce; excité, d'ailleurs, par le désir d'arracher sa famille à la misère, il résolut de quitter son pays, où il n'espérait pas parvenir, même à l'aide d'un travail assidu, à se procurer les ressources nécessaires pour l'accomplissement de son projet.

Ce n'était pas, on le voit, pour se délivrer de la surveillance de ses parents et chercher l'indépendance qu'il s'éloignait. Il s'imposa, au contraire, ce sacrifice afin de mieux témoigner sa tendresse à sa famille par de plus abondants secours. Il entreprit donc un commerce, fort modeste d'abord, puisque nous voyons Godrick marchand ambulant visiter les villages et les châteaux des contrées voisines.

Il est fâcheux que nous ne sachions pas de quels objets fut remplie la balle du vertueux colporteur, car tout nous intéresserait dans ce fils si dévoué à ses pauvres parents. Godrick attira promptement la confiance par l'excellente qualité de ses marchandises, par son activité, par son intelligence et sa jeunesse. Son extérieur même plaisait. Bien pris dans sa taille, un peu courte cependant, il avait les cheveux noirs, le front large, les sourcils épais et bien arqués, les yeux glauques, c'est-à-dire tirant sur le vert, comme les peuples Germains, dont le sang coulait dans ses veines, le nez long, les lèvres un peu grosses et vivement colorées, une barbe qui descendait sur sa poitrine. Tout en lui décelait de la bonne grace, de la force et de l'adresse.

CHAPITRE II

Le commerce de Godrick prend de l'extension. — Etat du commerce à cette époque. — Notre Saint, surpris par le flux de la mer, est miraculeusement sauvé. — Redoublement de ferveur dans le cœur de Godrick. — Il se dégoûte du monde et abandonne le négoce.

Après quelques années, le négoce de notre Saint, toujours béni de Dieu, prit de l'extension et Godrick voyagea sur mer. Quelques mots de l'historien Réginald font même soupçonner que les affaires commerciales de notre Saint étaient devenues assez importantes pour qu'il frêtât un vaisseau. Il paraît aussi avoir eu des associés dans son entreprise. Pour bien comprendre quelles furent les occupations du Saint à cette époque de sa vie, nous sommes obligé d'exposer brièvement l'état du commerce au douzième siècle.

L'Angleterre, en ce temps-là, ne couvrait pas, comme de nos jours, les mers de ses flottes; elle n'avait non plus ni creusé ses canaux, ni tracé la plus grande partie des magnifiques routes qu'elle n'offre guère que depuis un siècle à ses négociants. Le centre du commerce, au moyen-âge, fut longtemps fixé en Italie, à Florence principalement, et la Flandre était, pour nos provinces du Nord, l'entrepôt général où les Italiens apportaient leurs draps et leurs toiles, qu'ils échangeaient contre les matières premières. L'Angleterre, comme la France et l'Allemagne, y envoyait ses laines, qu'elle produisait en très-grande abondance. Des essais de manufacture avaient été tentés dans la Grande-Bretagne, au dixième siècle, sous Edouard I^{er}; de nouveaux efforts pour les multiplier furent faits par Henri I^{er}, au temps même de Godrick; mais toutefois l'Angleterre ne devint qu'au seizième siècle la patrie de l'industrie manufacturière, quand les guerres intestines de la Flandre chassèrent de ce pays une partie de la population ouvrière. La vente des céréales et des épices formait encore des branches importantes de commerce. Or, il est tout-à-fait probable que quelqu'un de ces trafics amenait assez fréquemment Godrick

sur le continent. C'est ainsi que, de modeste porteballe, il était devenu, par sa persévérante et consciencieuse habileté, un négociant important.

De quelle douce satisfaction il se sentait ému quand, à la suite d'un fructueux voyage, il apportait des secours à ses parents ! Combien il estimait cette jouissance préférable à celles de tant de jeunes gens qui, oublieux de l'amour et des longs sacrifices d'un père et d'une mère, dépensent follement des gages ou des profits dont auraient tant besoin la misère ou la vieillesse des auteurs de leurs jours !

Si le ciel permettait que Godrick prospérât, celui-ci, de son côté, n'oubliait pas ses devoirs de chrétien ; aussi obtint-il, dès ce temps-là, une marque toute spéciale de la protection divine.

Un jour, dans le comté de Norfolk, son pays natal, à Wellestre, près de la ville de Walsingham, célèbre alors par un pèlerinage à une église de la Mère de Dieu, notre Saint se trouva sur les bords de la mer pendant le reflux de la marée (1).

(1) La mer monte sur le rivage, en s'enflant par degrés, pendant environ six heures : c'est le flux ; elle reste à peu près un quart d'heure stationnaire, puis se retire pendant six heures : c'est le reflux. Après un quart d'heure de repos, elle remonte. Ces phénomènes n'ont pas lieu dans la Méditerranée.

Tout en admirant cette obéissance des flots à la loi secrète imposée par le Créateur à l'Océan, il s'avança fort loin sur le sol momentanément abandonné. En cet endroit, le reflux découvrait quatre milles, c'est-à-dire six kilomètres environ de terrain. Tandis que Godrick ramasse, pour son repas, du poisson abandonné sur le sable par les eaux, l'heure de la marée montante arrive. Il fuit; mais hélas! la mer arrive plus rapidement. Déjà il sent ses pieds mouillés; il précipite sa course et se trouve pourtant devancé. L'eau lui monte aux genoux, puis à la poitrine, puis lui couvre la tête; cependant il revint sain et sauf sur la terre ferme, ce qu'il regarda toujours comme un véritable et éclatant miracle.

Quoique le pieux marchand n'eût jamais négligé ses devoirs religieux, il ressentit toutefois à un certain moment le besoin de servir Dieu avec plus de ferveur. Il y avait alors seize années qu'il exerçait le négoce. Ses courses, à partir de cette transformation intérieure, eurent pour but des pèlerinages aussi bien que le commerce. Dans les lieux par lesquels il passait, il s'informait avec autant de soin des patrons qu'on y vénérât que des marchandises dont il y aurait un avantageux

débit. Il visitait surtout avec la plus profonde reconnaissance les Saints qu'il avait si utilement invoqués dans les périls où il s'était rencontré bien souvent. Il aimait à prier dans leurs chapelles, à baiser leurs reliques, à se faire raconter leur histoire. Il distribuait, mais en évitant toute vaniteuse ostentation, de très-abondantes aumônes. Chaque jour, pendant un an ou deux, cette direction de pensées et de sentiments prit en lui une plus vive intensité. Il se dégoûtait du monde qu'il parcourait, de l'argent qu'il gagnait, du bonheur de la terre qu'il avait espéré, de la société où, dans tous les lieux et dans toutes les classes, il avait entrevu peines et chagrins. Ce fut donc uniquement au service de Dieu, source véritable de la félicité pour tous en ce monde et en l'autre, qu'il résolut de se consacrer. Le coup décisif de la grâce le frappa dans l'île de Lindisfarne, quand il y eut contemplé le spectacle édifiant que la piété des religieux y donnait, et lorsqu'il y eut appris les œuvres admirables de Saint Cuthbert, d'abord ermite, puis évêque de cette île. Godrick renonça donc au commerce ; il pouvait avoir 37 ou 38 ans.

CHAPITRE III

Godrick entreprend quelques pèlerinages. — Il traverse la France. — Il visite Rome, Jérusalem et Saint-Jacques-de-Compostelle. — Un mot sur quelques-uns de ces lieux et sur les pèlerinages à la Terre-Sainte.

Godrick ayant laissé le commerce, entreprit, selon l'usage très-commun alors parmi les personnes qui tendaient à la perfection, le voyage de Rome et de Jérusalem, c'est-à-dire qu'il voulut visiter le centre de l'Église catholique et son berceau. C'était vers l'an 1103 ou 1104.

Il traversa la France, et il y trouva l'Eglise plus calme qu'en Angleterre, où Henri I^{er}, qui avait usurpé la couronne au détriment de son frère Richard, prétendait usurper également une grande

partie de l'autorité ecclésiastique , par la nomination des évêques , trop souvent tirés d'entre les courtisans , et par certains autres abus qui , à la longue , auraient pu faire croire aux princes , toujours portés à élargir le cercle de leur autorité , qu'il leur appartenait de conférer les dignités de la religion. En France , au contraire , le roi Philippe I^{er} réparait par sa piété le scandale qu'avait donné , pendant douze ans , son union adultère avec Bertrade , malgré l'excommunication dont il s'était vu frapper ; les hérésies qui , par d'abominables pratiques et des attaques contre le culte et le clergé , y avaient troublé certains diocèses de l'Ouest et du Midi , paraissaient dissipées. Saint Anselme attendait à Lyon que le roi d'Angleterre fît cesser son exil , et le pape Pascal II venait , en deçà des Alpes , implorer l'intervention du roi de France auprès de l'empereur d'Allemagne , Henri V.

Godrick rencontra donc peut-être , dès le commencement de sa course , le Souverain Pontife dont il allait à Rome chercher la bénédiction. Il ne laissa pas cependant que de poursuivre son voyage jusqu'à la ville de Saint Pierre , et quand il y eut visité les églises , vénéré les reliques , imploré les

lumières de l'Esprit-Saint afin de connaître sa vocation , il partit pour Jérusalem.

Les pèlerinages au tombeau de Jésus-Christ , toujours très-fréquents jusqu'au douzième siècle , le devenaient bien plus depuis quelques années ; et à cette époque, au lieu de paisibles voyageurs , d'innombrables armées prenaient la route de l'Orient. Je veux parler des croisades , de ces guerres des chrétiens d'Occident contre les musulmans qui , en Asie , persécutaient nos frères dans la foi. Les pèlerins , et surtout Pierre-l'Ermite , à leur retour de la Judée , peignaient les horribles souffrances auxquelles on y condamnait les disciples de l'Evangile , et soulevaient d'autant plus aisément les populations chrétiennes , que les seigneurs passaient leur vie à combattre. Des armées se formèrent , nous l'avons dit. Les premières bandes , entraînées sans ordre par leur enthousiasme , périrent de misère ; celles qui se laissèrent conduire par des chefs expérimentés furent moins malheureuses. En 1096 , au moment du départ , les croisés comptaient plus de 500,000 guerriers dans leurs rangs. Quand ils arrivèrent devant Jérusalem , en 1099 , il n'en restait que 50,000 : les fatigues, les privations, la guerre avaient dévoré

les 450,000 autres. Jérusalem prise, Godefroi de Bouillon y fut proclamé roi. D'autres souverainetés s'élevèrent en même temps.

Godrick se rendit en Orient, non pas comme croisé, mais comme pèlerin. Baudouin I^{er}, frère de Godefroi, occupait le trône de Jérusalem. Nous ne suivrons pas notre Saint dans toutes ses stations; nous ne dirons pas de combien de larmes de componction et de reconnaissance il mouilla cette terre où Jésus a racheté le genre humain : chacun le peut aisément deviner en songeant que c'était un Saint priant dans le lieu le plus saint du monde. Plus heureux que tant d'autres pèlerins des siècles précédents, il contempla le tombeau du Sauveur libre du pouvoir des infidèles, et il n'entendit pas se mêler à ses prières les blasphèmes des sectateurs de Mahomet contre le christianisme. Un grand chagrin dut cependant se mêler à sa joie; car s'il voyait la Palestine conquise par le courage des croisés, il pressentit sans nul doute que cette conquête serait éphémère à cause des continuelles et sanglantes querelles des vainqueurs entre eux. En s'établissant en Asie, ils y avaient porté les habitudes féodales, et dans leur nouvelle patrie, ils s'armaient aussi souvent

les uns contre les autres qu'autrefois en Occident. Aussi, deux siècles après la conquête de Jérusalem, il ne restait plus rien, sur le sol asiatique, de toutes ces glorieuses expéditions (1).

Godrick visita le Jourdain; il s'y baigna comme dans une eau bénie par Jésus, quand il y descendit pour recevoir le baptême de Saint Jean. Qu'ils durent être énergiques les projets de pénitence formés par notre voyageur dans le fleuve sacré, puisque, au sortir du Jourdain, il laissa sur le rivage sa chaussure, et depuis marcha toujours nu-pieds! Il parut en cet état à Compostelle, où une très-respectable tradition espagnole assure que repose le corps de l'apôtre Saint Jacques le Majeur, frère de Saint Jean l'Evangéliste. Après avoir traversé la France, l'Italie, une grande partie de l'Asie et l'Espagne, Godrick rentra donc en Angleterre. Quels hommes que ces anciens serviteurs de Dieu!

(1) C'est en Europe que la civilisation profita surtout des croisades. Nous n'avons pas à développer ici cette pensée.



CHAPITRE IV

Godrick administre les biens d'un riche seigneur. — Motifs qui lui font abandonner cet emploi. — Voyage en France à une chapelle de Saint-Gilles. — Second pèlerinage de Godrick à Rome. — Sa mère l'accompagne. — Une femme, qui avait entrepris la même course pieuse, se joint à eux et les sert? — Quelle était cette inconnue?

Revenu dans sa patrie, Godrick, qui, sans adopter encore la vie érémitique, avait renoncé aux occupations trop distrayantes du négoce, s'attacha à un riche seigneur qui l'établit intendant de ses propriétés. L'intelligence avec laquelle notre Saint exerçait autrefois son commerce, il la porta dans l'administration de ces domaines, et il fut aussi habile, aussi consciencieux dans une position que dans l'autre. Il ne tarda pas beaucoup cependant à se décharger de cet emploi. Le motif qui le lui

fit abandonner semblerait un fort étrange scrupule, si l'on n'entrevoyait pas qu'au fond, c'était la grâce appelant Godrick plus complètement hors du monde. Il y avait au service du seigneur dont il gérait les affaires un grand nombre de domestiques. Ceux-ci apportaient très-fréquemment et préparaient, pour ajouter à leurs repas, des animaux qu'ils disaient avoir pris la nuit à la chasse. Parfois ils invitèrent à se joindre à eux leur intendant, qui s'étonnait de ne pas trouver à ces mets le fumet ordinaire du gibier. Son observation s'étant répétée à plusieurs reprises, il soupçonna qu'on le trompait : il reconnut qu'on servait uniquement de la chair d'agneau ou de chevreau, et dénonça le vol au maître. Les informations constatèrent que ces hommes pénétraient de nuit dans les étables du voisinage. Godrick, regardant comme coupable son involontaire participation à ces injustices, se condamna, pour en faire pénitence, à un pèlerinage en France vers les reliques de Saint Gilles (1) ; mais ceci ne suffisant pas à sa

(1) Saint Gilles mena longtemps, dans le midi de la France, la vie érémitique, puis se fixa dans le voisinage de Nîmes. Il vivait sur la fin du septième siècle et au commencement du

dévotion , il résolut de visiter Rome une seconde fois.

Sa mère vivait encore , mais dans les liens d'un second mariage. Elle obtint de son mari la permission d'accompagner Godrick. L'intention de la pieuse femme ne fut pas seulement de satisfaire sa propre dévotion : elle dut en cacher une autre dans son cœur maternel. En voyant les changements arrivés dans la conduite de son fils , qui , après avoir abandonné le commerce et rejeté l'usage de toute chaussure , se punissait si sévèrement d'avoir coopéré , quoique sans le savoir , à des larcins , elle craignait vraisemblablement qu'il ne se laissât aller à des excès de ferveur , et souhaitait sans doute de se trouver auprès de lui pour le modérer. Il ne lui était pas donné à cette époque de comprendre , comme nous l'avons dit , quelle transformation s'opérait dans son fils , et que , pour arriver à l'état extraordinaire auquel Dieu le destinait , il fallait qu'il renonçât au monde , et presque à son corps.

huitième. La dévotion amenait beaucoup de pèlerins auprès de sa châsse , au lieu où se trouve maintenant la petite ville de Saint-Gilles. Ce solitaire se nomme en latin *Ægidius*.

Qu'il est touchant le spectacle de cette mère , âgée au moins d'une soixantaine d'années , et qui , pour soigner son fils , laisse son pays et son mari , auxquels peut-être elle ne sera jamais rendue , et traverse tant de royaumes , tant de fleuves , tant de montagnes ! Oui , parmi tous les miracles de la Providence , en connaît-on de plus touchant que le cœur d'une mère chrétienne ? C'est le chef-d'œuvre de Dieu !

Les deux voyageurs ne tardèrent pas à rencontrer une femme se rendant aussi à Rome. Elle s'approcha , et sollicita la faveur de se joindre à eux. Il y avait dans tout son extérieur , dans ses paroles et ses regards , tant de modestie et une si pudique candeur ; le charme angélique de son visage allait si naturellement au fond du cœur exciter le désir d'être vertueux , qu'on l'accueillit avec bonheur pour compagne de la longue route. Il semblait à la mère de Godrick que ce fût sa fille qu'elle rencontrait , et à Godrick , que le hasard lui faisait retrouver une sœur , tant ils se sentaient doucement attirés vers elle ! Aussi ne songea-t-on pas même à lui demander son nom ; on croyait s'être toujours connu. De son côté , cette personne prit de suite , comme si elle n'eût fait que le con-

tinuer , le rôle de fille et de sœur , par ses soins empressés et par ses tendres prévenances. Elle n'oubliait point , par exemple , quand on s'arrêtait au bout de la journée , de préparer un bain pour les pieds nus et souvent blessés de Godrick ; et si le Saint daignait le permettre , elle les lavait elle-même avec une complaisance toute fraternelle , et en même temps souverainement respectueuse.

Le voyage se fit par la voie de terre. Grâce aux hospices établis depuis un siècle par un charitable chanoine d'Aost (1) , sur le Grand et sur le Petit Saint-Bernard , le trajet de celui de ces monts dangereux qu'ils traversèrent eut lieu sans accident , ainsi que tout le reste de la course et le retour. Les trois pèlerins , rentrés en Angleterre , approchaient de Londres , lorsque l'inconnue leur annonça qu'elle allait se séparer d'eux : « Je retourne , dit-elle en montrant du doigt le ciel , je retourne au royaume de la paix et du bonheur qui est ma patrie , et d'où Dieu m'a envoyée pour vous conduire et vous ramener. Souvenez-vous de le bénir , ce Dieu , dans toutes les circonstances heureuses ou pénibles ; que son amour et sa

(1) Saint Bernard de Menthon.

crainte inspirent chacune de vos actions, et il vous accordera ce que vous lui avez demandé aux tombeaux de ses apôtres Pierre et Paul. » Elle disparut alors. Godrick et sa mère comprirent qu'ils avaient eu , comme autrefois le jeune Tobie, un ange pour conducteur.

CHAPITRE V

Godrick embrasse la vie érémitique. — Il se retire au nord de la Grande-Bretagne, d'où il fuit bientôt pour échapper à l'admiration publique. — Vie du Saint dans la solitude. — Rencontre de l'ermite Ethelrick. — Les deux serviteurs de Dieu habitent ensemble la même grotte. — Mort d'Ethelrick et regrets de Godrick. — Une vision lui montre son ami montant au ciel.

Le dernier lien qui retenait Godrick dans le monde allait se rompre. Le moment arrivait où il compléterait, en se vouant à la solitude, cette suite de sacrifices et de renoncements que nous avons déjà signalés. La grâce le décida en fixant d'une manière plus attentive son esprit sur ces paroles de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez et suivez-

moi. » Autrefois, dans la Haute-Égypte, ces mêmes expressions qu'entendit comme par hasard un homme riche et jeune en entrant dans une église, l'avaient décidé à s'enfoncer dans les déserts de la Thébàïde, où il devint le Père des solitaires : c'était Saint Antoine, au troisième siècle après Jésus-Christ. Elles produisirent un effet semblable sur Godrick. Sa résolution étant bien mûrie et irrévocablement fixée, il avertit sa famille qu'il devait de nouveau, comme il l'avait précédemment fait pendant dix-huit ans pour son commerce, se séparer d'elle, mais cette fois pour toujours ; car ce n'étaient plus les richesses de la terre qu'il aspirait à gagner, il voulait gagner le ciel par la vie érémitique. Assurant alors des secours à la vieillesse de sa mère et aux besoins de ses parents, puis distribuant aux pauvres le reste de sa fortune, il se retira à l'extrémité septentrionale de l'Angleterre, vers les frontières de l'Ecosse, dans le Cumberland, non loin de Carlisle. Sa vie pénitente ne tarda pas à être remarquée et admirée par les villageois des alentours. Mais il n'avait pas fui la ville pour venir chercher dans la solitude l'éloge de sa conduite. Il partit donc, et pénétra plus avant encore dans ces campa-

gnes peu peuplées. Il se dirigea du côté de l'Orient. Ses journées tout entières et une partie de ses nuits se consumaient en prières; à peine avait-il parcouru un *stade*, dit l'historien latin du Bienheureux (1), qu'il s'agenouillait, tantôt se prosternant le front contre terre, tantôt levant vers le ciel son visage inondé de larmes. Il implorait le pardon de ses péchés et des crimes dont se souillent le plus grand nombre des hommes. A cette pensée de notre faiblesse révoltée contre Dieu et méprisant sa grandeur, sa miséricorde et sa sévérité, il tombait comme écrasé aux pieds du Souverain Juge.

Sentait-il le besoin de prendre de la nourriture? quelques fruits sauvages, des racines, un morceau de rayon de miel, trouvé de loin en loin dans le creux des vieux arbres, lui suffisaient. Il dormait dans l'endroit où le soir le surprenait. Si, au milieu de ces affreuses solitudes, il ne rencontrait plus d'hommes qui l'admirassent, c'étaient les bêtes féroces qui paraissaient frappées

(1) Le *stade* était une longueur d'à peu près 183 mètres 37 centimètres; il en fallait huit pour former un *mille*, autre mesure ancienne, c'est-à-dire 1 kilomètre 483 mètres.

d'étonnement et touchées de respect en présence de ce courage héroïque. Les loups, les serpents, souvent monstrueux dans ces épais fourrés de bois, ne blessèrent jamais notre Saint (1), et semblaient au contraire s'écarter de lui par une respectueuse frayeur.

Les pérégrinations de Godrick l'amènèrent en un lieu nommé Wilsingham, où vivait, au pied d'une montagne, dans une grotte, un ermite fort avancé en âge. Dès qu'ils s'aperçurent, les deux serviteurs de Dieu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se donnèrent le baiser de paix, et quoiqu'ils ne se fussent jamais connus, s'appelèrent par leurs noms : « Dieu soit avec vous, Ethelrick mon père ! » « Que Dieu bénisse mon fils Godrick ! » s'écrièrent-ils. Ils s'assirent ;

(1) Il n'y a point de loups maintenant en Angleterre, dit-on. Étaient-ils déjà détruits au douzième siècle ? La chose est fort douteuse. Mais eussent-ils disparu avant cette époque, cela ne contredirait pas notre récit ; car, ainsi que le fait remarquer Buffon dans le chapitre de son *Histoire Naturelle* relatif aux animaux dont nous parlons, ils subsistent toujours en Ecosse et vers la limite septentrionale de la Grande-Bretagne. Or, c'était dans ce voisinage de l'Ecosse que vivait Saint Godrick.

puis, dans le calme profond de la nature environnante et de leurs cœurs, en face des œuvres sublimes de Dieu, le chant joyeux d'un petit oiseau se mêlant seul à leurs discours, ils parlèrent du Sauveur, de l'éternité, et s'animèrent mutuellement à la persévérance. Tout à coup, Godrick, tombant aux genoux du vieillard, lui demanda la permission de demeurer avec lui. L'anachorète, ravi de ce qu'il a découvert de profonde sagesse et de sainteté dans son visiteur, accède avec empressement à son désir; il lui dit : « Oh ! mon fils, c'est pour m'instruire et pour rendre bientôt mon cadavre à la terre que Dieu vous amène ici. »

Depuis deux années et neuf mois, ils partageaient la même grotte et les mêmes occupations, quand le vieillard sentit diminuer subitement ses forces. Ses derniers moments arrivaient; ils le comprirent l'un et l'autre. Dès lors, afin d'adoucir sans relâche par ses prières les dernières souffrances du mourant, Godrick s'efforça le plus qu'il lui fut possible de résister au sommeil. Il y avait deux semaines que le malade gisait sur son lit de feuilles sèches, quand son veilleur épuisé s'endormit une nuit. Dieu retira dans ce moment

même l'âme d'Ethelrick. Quel ne fut pas, le lendemain à son réveil, le désespoir de Godrick ! Il s'accusait de paresse ; il semblait presque se reprocher cette mort. Il appelait son ami ; il le redemandait au ciel , au moins pour un dernier adieu. Le ciel l'exauça. Le corps que Godrick pressait parut tressaillir dans ses bras ; la respiration souleva sa poitrine à plusieurs reprises ; ensuite , la sainte âme , rentrée quelques instants dans sa prison terrestre , reprit , sous une forme visible , son vol vers la céleste patrie. Godrick put l'apercevoir, non pas dans sa nature spirituelle , mais sous un emblème qui signifiait son innocence et sa gloire. Il vit le portrait souriant d'Ethelrick dans un globe de cristal qui s'élevait en resplendissant d'une lumineuse et incomparable blancheur. Pénétré à la fois de tristesse et de bonheur, il suivit la douce vision jusqu'à ce qu'elle se perdit dans le lointain du firmament.

Les précieux restes du Bienheureux furent transportés en grande pompe par les religieux de la ville de Durham , et déposés dans leur cimetière. Ils voulurent conserver parmi eux le Solitaire , auquel les liait une ancienne amitié. Il avait , il paraît , habité quelques années leur cou-

vent, et c'était par leur ministère qu'il recevait les sacrements de l'Eglise (1).

Très-probablement, près de la grotte où Ethelrick s'endormit dans le Seigneur, des Anglais ont construit quelques ingénieuses et utiles manufactures. Puissent-elles faire gagner à leurs maîtres, avec la fortune temporelle, cette fortune du ciel, seule indispensable, que notre pauvre Solitaire a su trouver dans ces mêmes lieux !

(1) Quelques *Vies des Saints* nomment ce saint vieillard Godwin ; c'est une erreur ; il s'appelait Ethelrick, comme nous l'avons dit.

CHAPITRE VI

Godrick reçoit de Dieu l'ordre de se rendre à Jérusalem , et de se fixer ensuite en un lieu nommé Finchal. — Notre Saint découvre cette solitude. — Son second pèlerinage en Palestine. — Désordre des croisés. — Réflexion.

Godrick , seul désormais dans son désert , reprit sa vie errante , priant et jouissant des faveurs spirituelles que Dieu lui accordait. Une voix du ciel lui fit un jour entendre ces paroles : « Quand tu seras revenu de Jérusalem , tu combattras plus facilement les combats du Seigneur. » Inquiet sur le sens de ce mystérieux avertissement, il invoqua Saint Cuthbert. Il recourait d'ordinaire à son intercession dans ses embarras. Il fut exaucé sur-le-champ. Il lui sembla qu'un vénérable personnage , orné de vêtements épiscopaux , lui appa-

raissait et lui disait : « Je suis Cuthbert; va où la voix t'ordonne d'aller; je t'accompagnerai, et à ton retour, tu te retireras à Finchal, pour engager avec l'ennemi du salut les grandes luttes d'où tu sortiras vainqueur. » Cette annonce de tentations extraordinaires, jointe au regret toujours croissant de la perte d'Ethelrick, attristait notre Saint, dans le cœur duquel toutefois prédominaient la résignation aux volontés de Dieu et l'espoir de son aide tout-puissant.

Godrick n'entreprit pas de suite le voyage de la Palestine qui lui était enjoint; la saison vraisemblablement l'obligeait à le différer. Un jour, au moment de sortir d'un bois, il entendit des bergers s'avertissant qu'il était temps de mener leurs troupeaux s'abreuver à Finchal. Ces mots lui annoncèrent le voisinage du lieu qu'il cherchait, et où devaient se passer plus tard les redoutables événements prophétisés par Saint Cuthbert. Il redoubla d'efforts pour se frayer un chemin à travers les épines, et accompagna les bergers jusqu'au bord d'un fleuve. C'était la Wère, et il se trouvait à Finchal, aujourd'hui Witthy. Le sol appartenait à Ranufle, évêque de la ville de Durham, située à environ trois milles de là. Il

sollicita du prélat et obtint la permission de s'y établir. Aussitôt quelques branches coupées dans la forêt voisine lui fournirent les matériaux d'une cabane où il se logea.

La saison favorable pour le long voyage qu'il avait à faire étant arrivée, Godrick se mit en route. Cette course de dix-huit cents lieues (1) au moins, tant pour aller que pour revenir, il l'entreprit, selon son habitude, les pieds nus, et en bénissant Dieu, qui avait daigné la lui commander. Quelle leçon pour nous, que la moindre intempérie, qu'un simple déplacement irrite parfois quand sonne l'heure d'un office religieux ou d'une instruction !

Sans nul doute, ce fut avec la plus ardente ferveur que notre Saint pria dans chacun des lieux de la Judée qui avaient été les témoins des prodiges de la vie et de la mort de Jésus-Christ ; mais ne peut-on pas cependant croire que le Jardin des Oliviers excita surtout sa dévotion ? Le Sauveur, la veille de sa Passion, y avait reçu la force de boire jusqu'à la lie le calice que lui préparait son Père : Godrick espérait aussi y être rempli

(1) C'est-à-dire de neuf cents myriamètres.

du courage nécessaire pour ne pas succomber dans la lutte qu'il avait à engager contre les démons, à Finchal. Résigné comme le Fils de Dieu, son modèle et son appui, il quitta, pour n'y plus revenir, cette Jérusalem arrachée aux profanations des musulmans, mais livrée, trop souvent hélas ! à celle des chrétiens. Ainsi, vers l'époque du second pèlerinage de Godrick, et peut-être sur le vaisseau qui le conduisit, arrivait de Sicile Adélaïde, veuve du comte Robert. Elle possédait d'immenses richesses. Baudoin 1^{er}, roi de Jérusalem, dénué de toute ressource sur son trône nouveau, demanda la main de cette veuve, l'obtint, et l'épousa quoiqu'il fût déjà marié. Sa première femme résidait à Edesse. Quelques années plus tard, il est vrai, se sentant dangereusement malade, il se hâta de renvoyer Adélaïde et de confesser son crime. Voilà ce qui se faisait en face du tombeau de Jésus, lorsque Godrick y retourna (1).

(1) Nous ne prétendons pas cependant que l'histoire des Croisés n'offre pas de spectacle plus édifiant : l'établissement seul des Templiers pour le service des pèlerins, en 1119, nous donnerait un démenti. Même remarque sur l'établissement des Hospitaliers.

Tout ceci nous suggère une réflexion : quand un observateur de la société actuelle regrette les temps passés, comme plus chrétiens, et gémit sur les désordres de notre temps, l'on se hâte de lui rappeler d'anciens scandales, et l'on conclut que, si notre siècle n'est pas meilleur, il n'est pas pire que les autres non plus. Nous avouons qu'autrefois, aussi bien qu'à présent, les hommes se laissaient entraîner par leurs passions ; mais ordinairement, un soudain remords, ou tout au moins l'approche du tombeau, rappelait le coupable au devoir : il tâchait de réparer le mal qu'il avait fait, il vouait à Dieu de pieuses fondations, toujours si utiles aux pauvres, et il se repentait, parce que la foi restait dans le cœur ; au contraire, en nos jours d'incrédulité, le remords est presque une exception, comme l'était jadis l'impénitence. On vit dans l'immoralité et on meurt avec toute l'insensibilité de la brute. Telle est la différence.

CHAPITRE VII

Godrick laisse pénétrer dans sa cellule les reptiles , même les plus dangereux , qui ne le blessent jamais. — Comment il les renvoie quand ils le distraient dans ses prières. — Il choisit , pour sa demeure , un autre site bien plus agréable que le premier. — Il travaille des mains. — Réflexions sur les travaux des moines. — Abstinenances du Saint. — Ses vêtements. — Son bréviaire.

Le souvenir des populeuses cités traversées par Godrick et des magnifiques édifices dont ses regards avaient été frappés, ne lui fit-il pas trouver sa solitude de Finchal plus profonde , et sa maisonnette de branches plus pauvre ? Non certainement , car pour lui , le désert était plein de Dieu qui y parle plus intimement au cœur que dans les villes. Jusqu'alors , dans ses pérégrinations au sein des bois et des rochers , notre saint

Ermite s'était borné à prier le Créateur et à contempler ses œuvres ; lorsqu'il fut fixé , il y joignit le travail des mains et entreprit de défricher, autour de sa demeure , la forêt qui l'entourait. Les seuls hôtes dont il reçût la visite, en cet endroit, étaient des reptiles qui pénétraient même sous son toit, se réchauffaient à son foyer , et loin de lui faire quelque mal, semblaient avoir pour lui des caresses dans leurs regards et dans leurs ondulations. Les promenades de plus en plus hardies de ces animaux autour de Godrick , le distrayaient dans ses méditations. Alors, sans les blesser, il les prit dans ses mains et les porta hors de sa maison, en leur faisant, au nom de Dieu, l'injonction de s'éloigner. Comme s'ils eussent compris, ils obéissaient. La vertu du saint anachorète lui rendait cet empire qu'Adam, innocent, possédait sur toute la nature.

Deux ans s'écoulèrent de la sorte. Godrick, continuant ses défrichements, atteignit le sommet d'une éminence où finissait la forêt du côté mis en culture. De cette hauteur, il aperçut, à quelque distance, une vaste plaine, entourée de gracieux coteaux, et traversée du sud au nord

par la Wère. Un repli du terrain y formait un petit lac, à l'entrée d'une forêt. Le reste de la vallée, couvert d'abondants pâturages, offrait ce sol fertile que l'on retrouve dans toute la partie orientale de la province de Durham : site charmant, que l'œil ne se lassait pas d'admirer. Godrick s'empressa d'échanger pour ce séjour et cet horizon ravissants la sombre retraite qu'il s'était d'abord choisie dans la forêt. Il y eut promptement construit une chaumière. Des branches d'arbres, les unes enfoncées dans la terre, d'autres entrelacées, lui suffirent. Il fit de même une petite écurie pour une vache, des logements pour les serviteurs dont il aurait besoin, et surtout un oratoire. Sur ce territoire de Finchal, dit-on, un roi breton avait eu jadis son bruyant palais ; à la place s'éleva la cabane du solitaire, entourée d'un verger et d'un jardin. Tout auprès, dans un vivier préparé au milieu de la Wère, se multipliaient des poissons excellents. Un peu plus loin, les champs ensemencés se couvraient de moissons. Combien les pensées des hommes sont changeantes et bizarres ! Les voisins de Godrick, qui, dans le principe, se félicitaient de posséder si près d'eux un Saint, se mirent à l'insulter, à l'ap-

peler fou. L'aspect de son domaine excita cette fureur. Soit qu'ils craignissent en lui un concurrent préféré dans la vente des denrées, soit qu'ils fussent jaloux en comparant leur condition chargée de bien des servitudes, à celle de l'Ermite que la libéralité de l'évêque de Durham en exemptait, ils le haïrent, et ravagèrent ses terres labourées. Mais un miracle qui répara ces dégâts, et le charitable emploi que le Saint fit de sa récolte, adoucirent ces gens grossiers. Le solitaire put désormais travailler en paix.

Peut-être ne nous figurions-nous point ainsi les ermites ; peut-être Godrick nous paraît-il moins un solitaire qu'un cultivateur qui, tout en gagnant le bonheur du ciel, jouissait de celui de ce monde.

Remarquons d'abord qu'il n'y eut en cela que l'accomplissement d'une parole de Jésus-Christ, promettant, par surcroît, les biens de ce monde à qui chercherait premièrement ceux de l'éternité. Ensuite, l'on se trompe quand on s' imagine que les saints moines vivaient dans l'inaction : ils travaillaient de leurs mains, les uns d'une façon, les autres d'une autre ; dans nos pays, ils se livraient principalement à l'étude et à l'agricul-

ture. Les Trappistes sont encore de nos jours les meilleurs laboureurs. Les religieux ont défriché une grande partie de l'Europe, et, en la cultivant, ils y ont assaini l'atmosphère. Leurs pauvres demeures, dans une foule de localités, sont devenues le centre près duquel se groupèrent des maisons qui formèrent plus tard des villages et des villes. N'oublions pas surtout que les travaux des moines, de Godrick en particulier, n'avaient point pour but l'avantage propre de ces saints personnages. Le champ du solitaire de Finchal, sa vache, son verger, son vivier, son jardin, étaient plus aux pauvres qu'à lui-même. Lui, malgré ses fatigantes occupations, il ne rompait le jeûne, vers le soir, que pour se nourrir de racines ou d'herbes sauvages, qu'il faisait cuire, pilait, réduisait en petites boules, et mangeait en cet état avec du pain d'orge. Il fallait qu'il fût malade pour consentir à prendre un peu de lait, de fromage ou de poisson. Une large pierre lui servait le jour de table pour ses repas, et la nuit, de chevet, pendant le sommeil qu'il prenait couché à terre sur un cilice.

Il portait sur la chair une cuirasse de fer, c'est-à-dire une chemise de mailles de fer, puis un

cilice ; un manteau couvrait le tout. Il ne quitta ces chemises de mailles de fer que les dix dernières années de sa vie , si chargées d'infirmités. En cinquante ans , il en avait usé trois , dit-on.

Notre Saint récitait chaque jour pour bréviaire , quoique le bréviaire ne lui fût point imposé , un certain nombre de psaumes. Il savait par cœur tout le psautier , qu'il avait appris dans sa solitude de Carlisle. L'heure de dire cet office était-elle venue , il agitait une petite cloche suspendue au-dessus de sa chapelle , pour engager à unir leurs prières aux siennes les bergers , les cultivateurs et les voyageurs qui suivaient , en grand nombre , la route tracée sur une colline du voisinage. Ceci toutefois n'eut lieu qu'assez longtemps après l'arrivée de Godrick à Finchal , et quand son oratoire fut devenu un lieu célèbre de pèlerinage.

Le Saint était trop humble pour avoir osé se tracer à lui-même la règle dont nous venons d'indiquer un certain nombre de points ; elle lui avait été donnée par le vénérable Roger , prieur du monastère de Durham , dont les religieux venaient confesser Godrick dans sa solitude et célébrer le saint-sacrifice de la messe dans sa chapelle.

CHAPITRE VIII

Concours des fidèles à Finchal. — Inutiles efforts de Godrick pour y échapper — Ses instructions. — Il a le don des langues. — Temps consacré au silence. — Construction d'une église plus considérable que l'oratoire primitif.

Si l'on s'étonnait de voir dans le voisinage d'une ville notre Saint, que les éloges de quelques bergers et de quelques bûcherons avaient fait fuir de Carlisle, on aurait oublié qu'en choisissant cette résidence, Godrick obéissait à un ordre exprès de Dieu. Il s'était rendu à Jérusalem quand le ciel le lui eut commandé, et de même, parce que cette conduite lui avait été imposée, il était venu à Finchal affronter, pour ainsi dire, les louanges du monde, en face de la grande cité de Durham.

En effet, la vie sainte de l'ermite ne tarda pas à être connue; non-seulement la renommée en instruisit les contrées environnantes, mais elle en porta dans toute l'Angleterre l'édifiante nouvelle. La curiosité et la dévotion amenèrent à Finchal une foule de visiteurs. Dès qu'il les apercevait, Godrick désolé cherchait dans les champs ou dans la forêt de secrets réduits pour y attendre leur départ. Le plus souvent, il était découvert. On aimait à l'interroger sur ses longs voyages, et ceux qui se souvenaient du jeune et heureux négociant de Walpole, demandaient pour quels motifs inconnus il avait embrassé un genre si effrayant de pénitence. Il y en eut qui, touchés de ses austérités et de la maigreur dont elles étaient suivies, lui apportèrent la nourriture plus délicate que son état semblait exiger. Jamais il n'accepta. Si quelque pauvre paraissait, il la lui donnait; d'autres fois, il la déposait sur la grande route, assez peu distante, afin que les voyageurs en profitassent, ou bien il lui arrivait de l'abandonner complètement.

Ne pouvant consentir à servir de spectacle journalier à cette multitude, voyant d'ailleurs qu'en un tel lieu, il ne réussirait pas à lui échapper,

et que tous ses efforts pour cela n'aboutissaient qu'à attirer un plus grand nombre d'étrangers, Godrick essaya de leur parler de Dieu. Il ravit ses auditeurs ; car si , dans son enfance , il n'avait reçu que les premiers éléments de l'instruction , il avait , dans la suite , beaucoup médité sur les choses du ciel. Toutefois , ses instructions , moins profondes que populaires , comme il convenait , frappaient et émouvaient par leur énergique simplicité. Godrick venait-il , par ses exorcismes , de chasser de son petit domaine l'ours qui mangeait ses fruits , le cerf qui tondait les jeunes bourgeons du verger , il s'écriait : « Homme orgueilleux , à qui Dieu soumet ainsi les animaux et les éléments , ne consentiras-tu donc jamais à te soumettre aussi à ce Dieu qui t'a fait à son image ? » On devine aisément quelle impression devait produire , au milieu de cette solitude ravissante , cet éloquent thaumaturge.

Parmi ses auditeurs , il se rencontrait des personnages distingués : nous y remarquons , entre autres , l'abbé de Newcastle et le prieur de Durham. L'évêque même de cette ville recueillait avec plaisir les avis du Saint. Quand l'âge de Godrick et l'admiration qu'il excitait l'eurent à la longue

investi d'une sorte d'autorité, il lui arriva de mettre à l'épreuve le savoir de certains membres du clergé qui le visitaient. Il le faisait en exposant des cas de conscience à résoudre ou des difficultés de la vie mystique à éclaircir. « Vous, disait-il dans une de ces rencontres à l'abbé Adsa, de l'Ordre de Cîteaux, entouré d'un nombreux cortège de ses moines, vous à qui la sollicitude pastorale confie le soin de nourrir notre simplicité des exemples des Saints Pères et de l'éclairer par leurs leçons, daignez nous dire ce que doit éviter notre fragilité en telle ou telle tentation? » Quand l'abbé avait répondu à la satisfaction de l'ermite : « Oui, mon père, reprenait ce dernier; c'est bien cela. » On s'étonnait alors des lumières de Godrick, et lui se réjouissait d'exciter de la sorte à l'amour de l'étude.

Des contrées fort éloignées fournirent à Finchal, il paraît, leur contingent de pèlerins, puisque quelques-uns, pour tâcher de se faire entendre, s'exprimaient en latin. La grâce de Dieu permettait que le solitaire les comprît et qu'il se fît comprendre d'eux, quoiqu'il leur répondît en anglais, sa langue maternelle. Il faisait aussi usage de la langue romane, apportée dans la

Grande-Bretagne par les conquérants normands (1).

A diverses époques de l'année, le saint Solitaire suspendait le cours de ses instructions et renonçait même à toute conversation. Le règlement que lui avait tracé Roger, prieur de Durham, recommandait le silence pendant l'Avent et cinq jours après Noël ; ensuite, depuis la Septuagésime jusqu'à la fin de l'octave de Pâques, ainsi que pendant l'octave de la Pentecôte. Hors ces temps plus saints, il n'observait son rigoureux silence que le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Nul prétexte ne lui faisait violer cette règle, pas même l'arrivée de sa mère ou de son beau-père ; il n'interrompait son silence que pour se confesser, ou d'après une autorisation du prieur de Durham.

La chapelle construite par Godrick devint

(1) On appelait langue *romane* la langue latine, modifiée d'abord en chaque pays par les idiomes nationaux, puis par ceux des Germains, après la conquête de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie. Le latin, qui était peu entré dans les habitudes de la Grande-Bretagne, y disparut de bonne heure après le départ des Romains. C'est pourquoi la langue *romane* ne s'établit en Angleterre qu'avec Guillaume I^{er} et ses Normands, qui en imposèrent l'usage aux vaincus.

bientôt trop étroite pour un si grand concours. On le pressa de l'agrandir ; des dons lui furent faits afin de subvenir aux dépenses de l'édifice. Quand il crut posséder de suffisantes ressources, il réalisa ce projet. On était à y travailler, et déjà l'on cherchait sous le patronage de quel habitant du ciel serait placée la nouvelle église, quand un personnage entouré d'une éblouissante auréole apparut à Godrick, et lui dit : « Je suis Jean-Baptiste, chargé par Dieu de veiller sur toi. Cette maison de prières sera consacrée sous mon nom, et quiconque y invoquera dévotement le Seigneur sera exaucé. » On obéit à la vision. L'oratoire primitif, formé de branches entrelacées, avait eu, il paraît, la Sainte Vierge pour patronne ; on ne le détruisit pas.

CHAPITRE IX

Bonté paternelle de Godrick pour son petit berger. — Comment il ramène au repentir un de ses serviteurs qui le volait. — Godrick et un voleur de saumons. — Punition terrible infligée par Dieu à des malfaiteurs qui ont dévasté la demeure de notre Saint. — Des personnes qui veulent enlever de chez Godrick l'argent destiné à construire une église sont miraculeusement égarées dans leur route.

Autant Godrick se montrait sévère pour lui-même, autant il était bon pour les autres. C'est là du reste un caractère de la véritable piété.

Au commencement de son séjour à Finchal, notre Saint n'avait encore qu'une vache et un petit berger. L'enfant restait souvent endormi le matin. Le Solitaire, par compassion pour son jeune serviteur, menait lui-même sa vache au pâturage ; qu'on nous permette ces humbles

détails. Loin de maltraiter cet utile et patient animal, il le caressait, et évitait toute rudesse, même de parole, qu'il ne jugeait pas indispensable. Il s'était également chargé de traire le lait. La vache, reconnaissante, s'attacha tellement à lui que, à l'heure d'être traite, elle le cherchait aux champs ou dans sa cellule, et lorsqu'elle ne l'y trouvait pas, elle venait en agitant nonchalamment sa grosse tête intelligente, à la porte de la chapelle, et avertissait son maître par des beuglements. Tout ceci paraîtra-t-il petit à certains lecteurs ? Nous le regretterions. Pour nous comme pour l'ancien historien de Godrick, c'est avec plaisir que nous étudions jusqu'en ses plus menus détails, non moins édifiants que le reste, la vie de notre Saint, et que nous soulageons, devant ces simples et rians tableaux champêtres, notre esprit fatigué par le spectacle de sang et de ruines qu'offraient, vers ces mêmes temps, les guerres incessantes de l'intérieur et de l'ouest de la Grande-Bretagne.

Il semble que les serviteurs de Godrick, témoins des choses surprenantes qu'il opérait à chaque instant, durent remplir leurs devoirs avec la plus docile exactitude, soit par respect pour un

tel maître, soit par impossibilité d'échapper à sa seconde vue miraculeuse. Il n'en fut pas toujours ainsi, tant l'homme s'habitue à tout, tant les passions obscurcissent en nous jusqu'aux plus évidents et aux plus palpables avertissements de la raison et de la foi ! Un domestique de Godrick lui avait volé du blé. Or le Bienheureux, causant avec un religieux de Durham, l'avertit qu'on pillait les provisions du couvent de cette ville, et qu'il en arrivait de même chez lui, Godrick, à Finchal. « N'avez-vous pas, poursuivit-il, en venant ici et avant de pénétrer dans la forêt, rencontré un homme sur un cheval roux ? L'homme était chauve, n'est-ce pas ? et il emportait un sac de blé. Eh bien ! le voleur sortait d'ici, et il conduisait à la ville, chez sa femme, le fruit de son larcin. » A mesure que le Saint multiplie de la sorte les détails du fait, un de ses serviteurs qui vient d'entrer baisse la tête et pleure ; il ne tarde pas à confesser à haute voix sa faute, dont il demande le pardon. C'était avec cette bonté que le Saint corrigeait les coupables. Ce valet, qui, à force de voir des miracles, n'y prend presque plus garde, et oublie qu'il pourra s'en faire un pour déceler son vol, n'est-il pas l'image de certaines personnes qui,

vivant au milieu des choses saintes et dans la fréquentation des sacrements, n'y apportent pas toujours autant d'attention qu'à la plupart de leurs occupations de ménage ou de commerce ?

Un voleur, qui avait vu des saumons dans le vivier du solitaire, vint de nuit pour les enlever (1). Godrick était alors au bain dans un endroit de la Wère disposé pour cet usage. Au bruit que fait le voleur, il s'approche. Le pêcheur, apercevant quelqu'un dans l'ombre, va fuir, quand, d'un geste, Godrick l'engage à continuer, et l'avertit qu'il lui vient en aide. Il ouvre en effet le sac destiné à recevoir le poisson, qu'il y arrange avec soin ; il le charge ensuite sur l'épaule de l'inconnu, puis sert de guide à ce dernier afin qu'il ne s'égare pas dans les ténèbres. Un des serviteurs de notre Saint, logé près de la rivière et destiné à surveiller le vivier pendant la nuit, ayant été témoin de cet acte de charité, intempestif à son avis, s'en plaignit le lendemain, et dit qu'il lui semblait fort

(1) Le saumon, poisson de mer, remonte le courant des fleuves pour y déposer son frai. Godrick était parvenu à en pêcher quelques-uns dans la Wère, qui, assez peu loin de sa demeure, se décharge dans la mer ; il les avait placés dans son vivier.

inutile de passer la nuit à garder des poissons que le maître lui-même aidait à enlever. « Le voleur, répondit en souriant l'homme de Dieu, méritait mieux que nous ces poissons, puisqu'il avait été pêcheur plus matinal ; il est aussi plus pauvre. D'ailleurs, en apprenant un jour quel est celui qui a partagé son travail, il ne nous accusera pas d'avarice et de sévérité, et se repentira. »

Dieu, dans une autre occasion, se chargea de punir lui-même les coupables que Godrick ménageait de la sorte.

Une bande de malfaiteurs avait son repaire dans les montagnes escarpées de l'Écosse, d'où elle se répandait au loin. Plusieurs d'entre eux vinrent à Finchal, pénétrèrent dans l'église, en arrachèrent les ornements, jetèrent à terre et foulèrent aux pieds l'Eucharistie ; de là, ils entrèrent dans la chaumière de l'ermite, brisèrent tout ce qui ne valait pas la peine d'être pris, et après avoir chargé Godrick d'injures, voulurent le tuer. Le crime fut empêché par une personne présente à cette scène affreuse. Furieux de n'avoir pu accomplir leur projet, ces malheureux percèrent de leurs lances une génisse dans l'étable. Si un cœur chrétien était capable de trouver quelque plaisir

dans le châtimement de ses ennemis, Godrick n'aurait pas tardé à goûter cette joie : un des voleurs devint subitement frénétique, se coupa la langue avec les dents et se précipita dans le petit lac ; un second se noya en traversant la Wère, et chacun des autres coupables eut sa peine proportionnée à la part qu'il avait prise au crime.

Une autre tentative eut un résultat moins tragique : à l'époque où l'on se disposait à construire l'église de Saint-Jean-Baptiste, et que, pour ce motif, les visiteurs de Godrick laissaient à Finchal de riches aumônes, le bruit courut que la chaumière du Saint recélait un trésor. Des voleurs s'associèrent pour venir s'en emparer. C'était en hiver. Une nuit, ils se mettent en route. Déjà ils aperçoivent la cabane sur le penchant du coteau, et ils se félicitent par avance de leur proie. Ils marchent, toujours ils marchent, et toujours la maison qu'ils ont devant les yeux semble s'éloigner. La Providence permet qu'ils errent ainsi dans la campagne, et qu'ils finissent par se perdre en une forêt, épuisés de fatigue et mourants de froid. Le matin, ils regagnent tout honteux leur logis, et plus tard, touchés de repentir, ils font l'aveu de leur faute au Saint, qui pardonne sans peine ce que Dieu lui-même avait pardonné.

CHAPITRE X

Compassion de Godrick pour les animaux. — Il réchauffe en hiver les petits oiseaux transis de froid. — Il cache dans sa cellule un cerf poursuivi par des chasseurs. — Réflexions sur la brutalité trop commune contre les animaux.

- La bonté de Godrick s'étendait jusque sur les animaux. Nous l'avons déjà vu caressant la vache qui lui fournissait du laitage pour les pauvres. Il ne sera point inutile de recueillir d'autres détails sur ce sujet.

L'hiver, quand la neige couvrait les champs, si Godrick rencontrait de petits oiseaux transis de froid et n'ayant pas la force de fuir, il les prenait, les réchauffait, puis leur rendait la liberté dès qu'ils la voulaient. Il n'aimait pas que ses serviteurs tendissent des pièges à ces charmantes et harmo-

nieuses créatures du bon Dieu. Autant il en trouvait de captives, autant il en délivrait. Les halliers et les bois de Finchal étaient fréquemment un rendez-vous de chasse. Au bruit de la retentissante fanfare des cors et aux aboiements des chiens, tous les animaux effrayés fuyaient, et le solitaire, à plusieurs reprises, en vit qui venaient chercher un asile auprès de lui.

Des parents de l'évêque Rainulfe lançaient un jour un cerf magnifique, le plus beau d'une petite troupe de ces animaux. Le cerf, depuis longtemps poursuivi, disparut aux yeux des chasseurs dans un endroit plus épais de la forêt, et courut à la demeure de Godrick, peu éloignée. Le Saint, sortant de sa cellule, trouva, couché à la porte, l'animal ruisselant de sueur, et qui du regard demandait l'hospitalité. La maison ouverte, il s'y précipita, et le solitaire alla s'asseoir à la lisière du bois. Les chiens arrivèrent en hurlant, et les chasseurs en se frayant à grands coups un passage dans le fourré. Mais la trace de l'animal était perdue. On interrogea Godrick. Se gardant bien de trahir son hôte gracieux, il répondit, avec un hochement de tête qui pouvait signifier que le cerf était bien loin déjà : « Il est Dieu sait où. »

Les chasseurs alors se répandirent dans la plaine. Le soir venu et tout danger ayant cessé, l'ermite laissa partir l'animal, qui revint chaque année, comme apprivoisé par ce service, se coucher aux pieds de son libérateur.

Qu'il est à souhaiter que l'exemple de Godrick sur ce point, comme sur tout le reste, corrige ceux qui ne lui ressemblent pas, et rende plus générale la douceur pour ces pauvres êtres, surtout pour ceux dont les services nous sont si indispensables ! On est méchant contre eux, comme s'ils ne souffraient pas de notre dureté et comme s'ils n'étaient pas aussi des créatures de Dieu ! On dirait que leur admirable patience et la crainte de l'homme imprimée en eux par la Providence, nous enhardissent à abuser de notre domination. On les maltraite parce qu'ils ne châtient pas de suite, comme il leur serait si facile, par un coup de corne ou un coup de pied, notre lâche brutalité. Quand on les voit supporter, avec une sorte de résignation triste, la colère d'un maître dont ils semblent chercher à comprendre la volonté au lieu de se venger, on se demande si c'est bien l'homme qui, dans ce cas, est doué de raison. Sachons-le bien, au reste, le berger mauvais pour

son troupeau le sera pour ses semblables, et même un jour pour ses parents. Le cœur dur est tel pour tous, comme aussi tout ce qui entoure un cœur bon s'en ressent et s'en réjouit.

CHAPITRE XI

Attachement de Godrick à sa famille. — Son désespoir à la mort de son frère. — Il le délivre du purgatoire. — Le sort bienheureux de sa mère et de sa sœur lui est révélé. — Séjour d'une sœur de Godrick à Finchal. — Epreuves que le démon fait subir au saint Ermite. — Tentations. — Apparition.

Peut-être a-t-on cru que la vie si austère, et , pour ainsi dire , hors de la nature, de cet homme qui avait renoncé au monde , et dont presque toutes les actions étaient des miracles , laissait peu de place aux doux sentiments de la famille , à l'affection de fils et de frère. Ce que nous venons de raconter de sa conduite envers ses serviteurs , ses ennemis, et même envers les êtres dénués de raison, nous prouve qu'un homme si bon pour tous n'a pu être indifférent à l'égard de ses parents. Des

faits plus directs encore nous montreront que son cœur conserva la tendresse la plus profonde et la plus ardente. On remarqua même, de son temps, que ce consolateur si éloquent des affligés éprouvait, à la mort de ses proches et de ses amis, une douleur inconsolable. La religion épure, mais ne détruit jamais la nature.

Le frère de Godrick s'était noyé dans la Wère, un orage ayant fait chavirer la barque qui le portait. La désolation du Solitaire fut extrême, soit à cause de la perte d'un parent si cher, soit à cause de l'imprévu de cette mort que la réception des sacrements de l'Eglise n'avait pas précédée. Que de pleurs! que de prières! que de nuits passées sur les bords de ce fleuve funeste où avait péri le frère regretté! Quel redoublement de pénitence! Le Saint, dans cette circonstance, changea son cilice et sa cotte de mailles, et en prit de neufs, armés de pointes plus aigues. Ce chagrin ne fut pas au bout de quelques semaines, comme il arrive si fréquemment dans le monde, une simple tristesse de bienséance; il dura seize années. Le prieur du monastère de Durham, nommé Germain, étant un jour venu, accompagné d'autres moines, profiter des instructions adressées par Godrick

à la foule , s'étonna de voir un sourire sur son visage. Il lui demanda la cause de sa joie : « La nuit dernière , répondit-il , des chants d'allégresse retentirent autour de moi. Comme j'étais à genoux , je me levai , j'écoutai , je regardai vers le ciel , et je vis , au milieu d'un cortège d'anges , l'âme de mon frère mort depuis seize ans. *Que j'ai souffert ! m'a-t-il dit ; mais tu m'as délivré , et je suis admis dans la céleste Jérusalem.* »

A la mort de sa mère et de sa sœur , quoiqu'il ne doutât pas de leur piété , il adressa les plus vives instances à Dieu pour connaître leur sort éternel. Il l'obtint , et entrevit un rayon du bonheur dont elles jouissaient.

Cette sœur de Godrick , dont nous venons de parler , avait aussi habité la solitude de Finchal. Désireuse de travailler à son salut , et de profiter pour cela des exemples et des conseils de son frère , elle l'avait prié de la recevoir près de lui. Il y consentit , et lui prépara un logement à côté de l'église. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Cette sœur , probablement infirme , avait , paraît-il , quelque personne auprès d'elle. De là naquirent ou furent jetés des scrupules dans l'esprit de l'Ermite. Se rappelant certaine parole de Saint

Augustin dans une occasion à peu près analogue , il dit de même : « Les personnes qui vivent avec ma sœur ne sont pas mes sœurs ; » et la pieuse fille se retira à Durham. Le frère Radulfe , économe du monastère , la fit admettre dans un hospice , où elle vécut et mourut en odeur de sainteté.

Godrick accomplissait trop fructueusement l'œuvre de Dieu pour que l'ennemi des âmes ne conçût pas de la haine contre lui et ne s'efforçât pas de le perdre. Quel triomphe s'il avait pu arracher à Jésus-Christ un tel serviteur ! Plus il le voyait s'élever dans la perfection chrétienne , plus il aurait voulu rendre profonde sa chute. C'est pour cela qu'il l'environna principalement de tentations contre la vertu de pureté. Il prétendait faire déchoir jusqu'au rang des bêtes celui que la chasteté portait au rang des anges. Dès que le vigilant Solitaire reconnaissait l'approche du démon , il s'acheminait vers la forêt , se dépouillait de la plus grande partie de ses vêtements , et se roulait sur les ronces , et les autres plantes épineuses qui couvraient le sol d'un tapis épais. Il était bien sûr que , tandis que sa chair travaillerait à guérir ces plaies plus utiles que dangereuses ,

elle ne convoiterait pas les plaisirs défendus, quelles que fussent les suggestions du malin esprit.

D'autres fois, quand la nuit arrivait, le Saint, même en hiver, descendait dans son fleuve. Il y avait placé pour baignoire une cuve de pierre, débris, selon toute vraisemblance, de l'ancienne demeure du roi breton Finch, chez qui elle avait dû servir à préparer ou à conserver la cervoise. Il y demeurait jusqu'à ce que son corps à demi glacé demandât grâce et pitié. Godrick ne pensait pas que l'on pût éviter le péché sans lutter contre la chair, et en favorisant la trop attrayante tentation, comme la plupart le font, par des paroles, des fréquentations, des fêtes, des lectures mauvaises. Il eut quarante ans à résister, et alors seulement le démon de la volupté s'avoua vaincu et le laissa.

Ce n'était là qu'une partie des combats que Godrick avait à soutenir contre l'enfer, selon la prophétie de Saint Cuthbert. Mais le mauvais ange n'obtint pas plus de succès dans ses autres attaques.

Nous ne décrirons pas ses nombreuses et bruyantes apparitions, ni cette infinité de formes bizarres, monstrueuses, ridicules, parfois séductrices, qu'il

revêtait. Nous bornerons à deux faits des moins extraordinaires le récit de ces tribulations de notre Saint.

Godrick, allant un matin bêcher son jardin, rencontra devant sa porte un étranger, au visage bien humble, qui lui dit : « Père, combien je souhaiterais demeurer avec vous ! » Le Saint, à la vue de ce vigoureux jeune homme, lui répondit : « Reste tant que tu le voudras, j'y consens, et travaille ; tes peines auront leur juste salaire. » Il lui tendit la bêche et lui montra le jardin. Dans la joie d'avoir trouvé de l'occupation et obtenu la faveur de rester près du Solitaire, l'ouvrier travaillait avec une prodigieuse ardeur. La bêche semblait partager son bonheur, tant elle pénétrait vigoureusement et profondément dans la terre, tant elle soulevait d'énormes gazons. Godrick, entré un moment dans son oratoire, revint examiner ce que faisait le nouvel arrivé. Quelle surprise ! en peu de minutes, l'ouvrage d'une semaine était terminé, et pourtant pas une goutte de sueur au front du jardinier ! Ne sachant comment expliquer cette force et cette agilité, l'Ermite interrogea l'inconnu sur son pays et sa religion. Les réponses ne paraissant pas satisfai-

santes, Godrick tira de dessous son vêtement une petite image suspendue à son cou, et représentant Jésus en croix, la Vierge et Saint Jean; il l'appliqua sur les lèvres de l'ouvrier, qui, bondissant comme au contact d'un fer brûlant, se précipita sur le Solitaire, déchira l'image, et s'évanouit en répandant l'odeur la plus nauséabonde. L'Ermite laissa, pendant sept ans, ce jardin en friche et l'arrosa souvent d'eau bénite.

Une autre fois, le Saint étant en méditation dans sa chapelle, le démon survient et l'injurie. Godrick n'y prête nulle attention. Le démon alors saisit la pixide où se renferment les hosties pour le saint sacrifice, et la jette à notre Bienheureux, qui ne bouge pas. Le vase qui contient le vin est lancé à son tour et brisé; même immobilité. Le bénitier vole ensuite, puis chacun des objets placés sur une planche au fond de l'oratoire, puis la planche elle-même, arrachée du mur. Godrick, sous cette grêle de coups, n'interrompt son oraison par aucun mouvement et entend son ennemi qui se retire en proférant les plus triviales insultes, et en exhalant une odeur horriblement fétide.

CHAPITRE XII

Divers miracles de Godrick. — Il ressuscite une fille. — Il annonce la mort d'une personne qui avait voulu se justifier par une épreuve judiciaire. — L'âme de ce défunt lui demande des prières. — Jésus lui apparaît souvent dans l'Eucharistie.

Si Dieu permettait ces rudes et longues épreuves de son serviteur, d'un autre côté il le fortifiait et le récompensait par les éminentes grâces intérieures qu'il lui accordait, et par le don des miracles. Des malades en grand nombre recouvraient la santé à Finchal. Godrick les guérissait, ou en les touchant, ou en soufflant sur eux, ou bien encore en leur donnant, soit du pain bénit, soit un peu de sa nourriture, quelquefois en leur faisant porter un instant sa ceinture. Par ses prières, il éteignit un incendie qu'avait allumé l'impru-

dence de l'un de ses serviteurs, et qui, de la chaumière qu'il consumait, menaçait de s'étendre à l'église.

Deux cultivateurs, un homme et une femme, s'étant présentés à Godrick chargés d'un sac, déposèrent ce sac à ses pieds, et en délièrent l'ouverture, qui laissa voir un cadavre. Le Saint frémit d'horreur. Mais son effroi redoubla quand il entendit ces parents désolés le prier de ressusciter leur fille dont ils avaient apporté le corps. Il semblait à l'humble Solitaire que ces pauvres gens eussent perdu le sens, qu'ils se moquassent de lui, qu'ils insultassent Dieu en choisissant un tel intercesseur. Il les plaignit et leur commanda de se retirer, parce qu'il ne devait pas, lui, misérable pécheur, songer à ressusciter les morts. Puis il se rendit à son travail des champs. Les voyageurs reprirent leur triste fardeau et se dirigèrent vers l'église, résolus d'y déposer devant l'autel les restes de leur fille, et de laisser à Godrick le soin de la ressusciter ou de l'enterrer. A la nuit, le Saint, trouvant le cadavre dans l'église, fut touché de tant de foi. Il tomba à genoux et pria Dieu de ne pas regarder ses péchés, mais l'inébranlable confiance de ces infortunés. La

nuît s'écoula ainsi. Pendant deux jours il persévérèrent, lui, dans sa prière, et les parents, dans leur espérance. Le troisième jour, à l'aurore, Godrick fut troublé dans son oraison par un léger bruit : il leva les yeux, et vit, marchant appuyée contre la muraille, une personne qu'il ne connaissait pas. Le sac vide lui fit comprendre que c'était la jeune personne ressuscitée. Il la rendit à son père et à sa mère, avec défense de publier, pendant sa vie, ce qui venait de se passer. Lui, il en confia le secret à son ami le frère Réginald de Durham, qui devint ensuite son historien, et il avouait naïvement que jamais il n'avait ressenti en son corps ni en son âme une pareille contrition de ses fautes.

Parmi les dons extraordinaires accordés par le Seigneur à Godrick, on remarquait surtout cette espèce de seconde vue surnaturelle qui lui permettait aussi bien d'apercevoir ce qui se faisait loin de lui que de prophétiser des choses cachées encore dans l'avenir. Elle ne semblait presque limitée ni par le temps ni par l'espace. Voici un fait qui, tout en nous montrant cette prodigieuse lumière dont notre Saint était doué, nous instruira d'une singulière coutume de ces âges passés.

L'administrateur des biens de l'évêché de Durham fut accusé de malversation; ne pouvant réussir à se justifier, il offrit de prouver son innocence par le duel. Telle était en effet la coutume, depuis l'invasion des barbares au cinquième siècle : on décidait par les épreuves judiciaires ou jugement de Dieu (1), les procès un peu obscurs. On liait les membres de l'accusé et on le jetait dans une cuve pleine d'eau; s'il surnageait, il était déclaré coupable. Chose singulière ! il est constaté qu'on a vu des personnes surnager. On appelait cela l'épreuve de l'eau froide. L'épreuve de l'eau bouillante et celle du fer rouge consistaient à enfoncer le bras dans le liquide dont nous parlons, à porter un fer rougi, ou à marcher dessus. Si, quelque temps après l'opération, il ne restait aucune trace de brûlure, on passait pour innocent. D'autres traversaient un bûcher enflammé; il y en avait qui, comme le fit l'administrateur de Durham, préféraient le duel. Le duel, si commun de nos jours, est un reste de ces barbaries, avec la différence pourtant que

(1) On trouve encore les épreuves judiciaires nommées *Ordalies*.

l'on se battait jadis parce qu'il n'y avait guère d'autre moyen d'établir au moins un semblant de justice, tandis que nous nous battons maintenant pour enlever au bourreau le plaisir de frapper notre ennemi.

La veille du combat, l'accusé de Durham vint à Finchal se recommander aux prières de Godrick. Celui-ci, le lendemain, sortit de sa cellule et sonna pour réunir ses serviteurs : « N'oubliez-pas, leur dit-il, de prier pour Ethelwolde, qui est venu hier ici ; le voilà qui succombe dans le combat qu'il a proposé, il meurt dans les bras de son adversaire. » Les assistants, qui n'avaient pas connu, il paraît, le motif de la visite d'Ethelwolde, ne comprirent pas ce que leur maître voulait leur dire, se regardèrent en souriant et proférèrent de grossiers propos. « Non, répondit-il, je ne suis pas dans le délire, mais je certifie une seconde fois ce que j'ai annoncé. » Il finissait à peine qu'un clerc, arrivant de Durham, attesta que les faits s'étaient passés comme le Solitaire les avait racontés. Godrick se mit donc en prières. Soudain, comme si une trombe eût d'un seul coup arraché des entrailles de la terre toute la forêt, on entendit un bruit épouvantable, et au milieu

de l'ouragan, ce lamentable et profond gémissement qui traversait les airs : « Malheur !... malheur à moi ! » Le Saint comprit que c'était l'âme du défunt, et recommanda de prier avec plus de ferveur pour cet infortuné, vaincu quoique innocent.

Dieu permettait que notre Ermite découvrit parfois des choses plus consolantes que cette dernière. Souvent, pendant le saint sacrifice de la Messe, il vit Jésus-Christ dans l'Eucharistie, tantôt attaché à la croix et versant son sang pour nous, comme autrefois au Calvaire, tantôt descendant de l'autel, venant près de lui pour le bénir, puis remontant au ciel. Si nous trouvons Godrick bienheureux d'avoir reçu de Dieu de telles faveurs, quoique passagères, quel ne sera donc pas notre bonheur, au ciel, quand nous verrons Dieu face à face durant l'éternité !

CHAPITRE XIII

Saint Godrick encourage Saint Thomas Becket , archevêque de Cantorbéry, à défendre les immunités de l'Eglise. — Il lui annonce son exil , son retour et son martyre.

Sur la fin de sa vie , Godrick se trouva en rapport avec Saint Thomas Becket. Cet illustre personnage , d'abord chancelier et favori de Henri II, roi d'Angleterre , fut désigné par son maître , en 1165 , pour l'archevêché de Cantorbéry, où il exerçait déjà les fonctions d'archidiacre. Becket refusa, et répondit que l'affection dont le Souverain honorait son chancelier ne serait point conservée au pontife, qui défendrait vigoureusement les droits de l'Eglise. Henri persistant, Becket se résigna. Dès lors, l'archevêque renonça au luxe qu'il avait précédemment étalé et exerça pieusement

ses fonctions. Vers cette époque, un religieux de Wesminster vint à Finchal consulter le Solitaire sur les résultats d'un démêlé où son couvent se trouvait engagé, et dont on était réduit à demander la solution aux épreuves judiciaires. Godrick le rassura sur l'issue du débat, et lui demanda s'il connaissait le nouvel archevêque de Cantorbéry. « Je le connais; et vous, l'avez-vous vu? » répondit le religieux, surpris de ce que le Saint parût désireux de recueillir des informations sur Becket. « Moi, poursuivit l'homme de Dieu, je ne l'ai jamais connu de l'œil du corps, mais seulement de l'œil de l'âme; et si je me trouvais en sa présence, sans qu'on me le désignât je le distinguerais de tout autre. » Le visiteur n'osa répondre, à moitié effrayé devant cet homme qui semblait, comme Dieu, partout présent. Le Saint continua : « Je dois révéler quelque chose à cet archevêque; je vous en confie le secret, que vous lui communiquerez. » Un signe du visiteur ayant annoncé que la mission serait exactement remplie : « Vous saluerez de ma part le prélat, dit Godrick, ce prélat à qui je n'ai jamais cessé de souhaiter toute sorte de prospérités. Recommandez-lui très-instamment de ne pas renoncer aux

projets qu'il a formés, et dont l'exécution sera si agréable à Dieu. Il aura, il est vrai, beaucoup à souffrir, il sera chassé de son église, et vivra longtemps en exil; puis, quand le temps de sa pénitence sera fini, il reviendra à son siège archiépiscopal, entouré de plus de pompe qu'auparavant. »

La prédiction fut communiquée à l'archevêque, qui la reçut avec respect et en adorant les desseins de Dieu sur lui. Il écrivit à l'Ermite, se recommanda à ses prières, et lui accorda l'absolution qu'il avait demandée, c'est-à-dire une bénédiction et des indulgences.

Six mois après cet entretien, Thomas Becket, qui, pour sauver le clergé d'Angleterre d'une persécution dont Henri II le menaçait, avait consenti à certaines concessions contraires aux immunités et aux privilèges dont jouissait alors l'Eglise, se repentit de cette faiblesse, et fut obligé de fuir en France sous le nom de Frère Christian. On était en 1164. Déjà nous avons vu Saint Anselme, archevêque aussi de Cantorbéry, réfugié à Lyon pour n'avoir pas voulu sanctionner les usurpations religieuses de Henri I^{er}. Espérons que cet asile généreusement ouvert par notre patrie aux

confesseurs persécutés de la foi, lui obtiendra de Dieu que cette foi ne s'éteindra jamais parmi nous. Plusieurs années s'écoulèrent, et le religieux de Wesminster, que nous nous rappelons, voyageant de nouveau près de Finchal, retourna vers Godrick. Il lui parla encore du prélat, et gémit de la longueur de son exil. « Je comprends, répondit le Saint, que le temps de la souffrance pèse et semble long à celui qui, dans le malheur, aspire au repos; mais dès que l'archevêque aura fini la pénitence que la Providence lui a imposée, il sera réconcilié avec le roi. »

Des tentatives de réconciliation eurent lieu à plusieurs reprises entre le prince et le prélat; mais les courtisans, autant pour travailler à leur fortune en flattant la haine de Henri contre Becket que pour punir celui-ci de ses anciens succès, le calomniaient, et les pourparlers n'aboutissaient à rien. L'archevêque, désolé des souffrances causées à l'église de Cantorbéry par l'absence de son premier pasteur, envoya secrètement interroger Godrick sur ce que l'avenir lui réservait encore de tribulations. Le messager exposa le sujet de sa visite. Le Saint, troublé par une demande adressée au nom d'un tel person-

nage, répondit avec plus de vivacité qu'il n'en montrait d'ordinaire : « Que me veut donc l'archevêque de Cantorbéry? Croit-il qu'il y ait un prophète dans ce désert? Est-il possible qu'un homme si sage, si saint, qu'un primate d'Angleterre, descende jusqu'à consulter un insensé et grossier pécheur! » L'envoyé attendit huit jours encore, s'irritant de l'inutilité d'un voyage, non-seulement bien long, mais dans lequel tant de périls le menaçaient comme ami du prélat disgracié. L'humilité de Godrick cédant enfin à sa charité, il fit ouvrir sa porte, accueillit près du lit où il gisait, cassé par l'âge et la douleur, le messenger de Becket, et lui dit : « Retournez, et dites à votre maître de veiller attentivement sur son cœur, et de ne pas se laisser troubler par l'orage de la tentation qui va le frapper. Je lui prédis à la fois joie et tristesse. Il se réjouira, parce que bientôt il recouvrera les bonnes grâces du roi, retournera dans son diocèse, et verra l'affection publique se manifester avec plus d'éclat que n'avait osé le faire la tristesse de la nation à son départ. J'annonce aussi de la tristesse, car cette sérénité illusoire sera troublée par une iniquité affreuse et inouïe. Godrick alors ne sera

plus vivant dans cette chair. Rapportez à l'archevêque, et répétez-lui que, avant neuf mois, la fin qu'il désire arrivera pour lui de toute manière. Quand il entendra ceci, il en comprendra le mystère. » Le messenger, s'agenouillant alors, reçut la bénédiction et partit. Becket ne tarda pas à revenir à Cantorbéry : c'était l'accomplissement de la première moitié de la prophétie prononcée par Godrick ; quatre assassins réalisèrent la seconde, comme nous le dirons dans un moment.

CHAPITRE XIV

Maladie de Godrick. — Soins que lui donnent les moines de Durham. — Épreuves que le démon fait subir au Saint. — Combien sa mort fut douce ! — Solennité de ses funérailles. — Concours des fidèles à son tombeau.

Deux mois à peu près s'écoulèrent , et la maladie dont Godrick était atteint depuis huit ans , s'aggrava. Des douleurs atroces lui déchiraient les entrailles, et il était entièrement rongé par des ulcères d'où sortaient des vers en grand nombre. Déjà , longtemps auparavant, il avait eu à souffrir d'une maladie qui l'avait chargé de plaies. Pour tout remède , il couvrit de sel ces plaies, et les frotta vigoureusement avec un morceau de grosse toile. Le résultat, naturel ou miraculeux , fut l'enlèvement de l'épiderme sous

lequel il s'en formait un second, frais comme celui du corps d'un enfant. Mais, dans sa dernière maladie, se joignait aux douleurs physiques la décrépitude de l'âge. Des religieux de Durham restaient près de lui nuit et jour, lui prodiguant tous les soins dont ils étaient capables. Ils lui donnaient et recevaient de lui des paroles de consolation. Sa faiblesse était si grande qu'il ne pouvait bouger qu'appuyé sur leurs bras. Quand la souffrance redoublait, il se réjouissait et disait que l'infirmité de la chair fait la force de la vertu. Il ne pouvait prendre qu'un peu de lait pour nourriture. Afin de n'être pas privé de l'assistance à la célébration des saints mystères, il avait un lit préparé dans l'église de Saint-Jean.

Une nuit il chanta. « C'est le délire qui s'empare du malade, dit un des veilleurs. » « Peut-être, répondit l'autre moine, a-t-il une vision. » Le matin, ils lui demandèrent pourquoi, si peu d'instants après avoir semblé près d'expirer dans leurs mains, il avait si joyeusement chanté. « C'est vrai, mes enfants, dit-il, je n'ai pu m'empêcher de chanter. Il m'arrivait, par cette fenêtre ouverte à l'Orient, une si splendide lumière et des parfums si suaves, que je me croyais, d'abord, plein

de santé dans la campagne; puis, il me sembla que j'atteignais à la porte entr'ouverte du ciel, par laquelle je contemplais le bonheur des anges. Je répétais avec eux le *Kyrie eleison* et le *Christe eleison*. » Il vit une autre fois Saint Pierre l'encourageant à la patience, et lui révélant de si merveilleuses choses que la langue humaine ne saurait les exprimer. Le démon ne laissait pas s'achever en paix l'agonie du saint vieillard, et ces apparitions n'étaient point les hallucinations d'un cerveau affaibli, car les traces des coups que le mauvais esprit frappait, restaient imprimées sur Godrick, et l'on entendait parfois, au dehors, un bruyant dialogue de plusieurs voix dans la maison. Le Saint connut longtemps d'avance l'heure de sa mort, et l'indiqua à un seigneur nommé Robert de Hamundeville.

Au commencement du carême de 1170, Godrick perdit en grande partie l'usage de la parole. Le jour de la fête de l'Ascension, il déclara qu'il mourrait le dernier jour de l'octave. Ce moment arrivé, il supplia les religieux qui le servaient de redoubler leurs prières, d'exécuter tout ce que recommande notre mère la sainte Eglise en faveur des agonisants, et le lendemain, 21 mai, au soleil

levant, image de sa naissance à l'éternelle vie, il rendit le dernier soupir. Son visage, que le temps n'avait pas ravagé, fut également respecté par la mort; il conserva la même dignité, le même air de douceur, et le coloris de ses joues ne fut nullement altéré. Son âme, on n'en saurait douter, fut emportée devant Dieu, comme une sœur, par les esprits célestes. Godrick devait être âgé au moins de cent-trois ans. De tous les heureux du monde qui, au temps de notre solitaire, passèrent leur vie dans les délices de la cour, ou jouirent d'une destinée plus paisible encore dans de riches châteaux, au sein de vastes domaines, combien en compte-t-on qui aient poussé leur existence aussi loin que lui? On l'a dit souvent, et nous ne saurions trop le répéter : L'austérité est un principe de santé, et le plaisir a tué plus de monde que la pénitence (1).

Soixante-trois années, à peu près, de la longue carrière de Godrick s'étaient passées dans la retraite, et depuis son arrivée à Finchal, il n'était

(1) On ne doit jamais cependant se livrer à des austérités extraordinaires, sans avoir consulté son directeur ou des parents chrétiens.

allé que trois fois à Durham, ville pourtant si voisine : la première fois pour une fête de Noël, la seconde pour une fête de Pâques, la troisième fois il avait été mandé par l'évêque Ranulfe.

A la nouvelle de cette mort, hommes et femmes accoururent en foule de Durham pour assister aux funérailles du solitaire, dont l'absence allait causer dans le pays un vide d'autant plus considérable que, depuis soixante années, on était habitué à le vénérer, et presque à croire que, parmi les privilèges dont le ciel l'avait comblé, se trouvait celui de l'immortalité. Des religieux vinrent aussi en très-grand nombre. Le corps fut lavé, revêtu d'un cilice et d'une cuculle, c'est-à-dire d'une robe de moine, puis placé dans un suaire neuf. Les pieds restèrent découverts; chacun à son tour les baisait. De toutes parts on sollicitait, pour le conserver comme une précieuse relique, quelque objet qui lui eût appartenu. On coupa même ses ongles. Le religieux chargé d'en détacher des fragments fit, par mégarde, une incision à un des pieds; du sang en coula comme d'un corps vivant et couvrit la main du moine. Le lendemain une goutte de sang se trouvait encore à la plaie, et un frère du monas-

tère de Durham, en baisant le pied, toucha des lèvres cette goutte, et se sentit subitement guéri d'une douleur d'estomac dont il souffrait depuis longtemps.

Le convoi de Godrick fit un long détour avant d'arriver à l'église de Finchal, afin que la foule pût facilement voir une dernière fois au moins ses restes. Une fosse avait été creusée dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, à l'endroit même où se trouvait le lit du malade : on descendit dans la fosse un cercueil de pierre, et le corps de Godrick y fut déposé.

Saint Thomas apprit à Cantorbéry la mort du saint Ermite, et célébra pour lui, en grande pompe, une cérémonie funèbre. Il se rappelait souvent les avertissements qu'il en avait reçus. La veille encore de son martyre, il en parlait. Ne serait-ce pas à son intercession qu'il dut la force de mourir pour l'accomplissement de son devoir et la défense de l'Eglise ? Personne n'ignore que, dans un moment de colère contre la résistance de Becket à ses prétentions, Henri II s'écria : « Je n'ai donc nourri que des lâches et des gens sans cœur, puisque tous mes hommes ensemble ne me peuvent venger d'un seul prêtre ! » Le roi

était alors en Normandie. Quatre chevaliers passèrent la mer et vinrent tuer l'archevêque dans son église. Ainsi s'accomplit, après le trépas de Godrick, la seconde partie de sa prophétie relative au sort de Thomas Becket.

Le concours des fidèles à Finchal ne cessa pas à la mort de Godrick, il sembla même alors augmenter. Le don d'opérer des miracles, dont le Solitaire avait joui, reste attaché à son tombeau. Richard, cousin du roi Henri II, y fit bâtir une église.

CHAPITRE XV

Historiens de Saint Godrick. — Confiance qu'ils méritent. —
Prière à notre Saint.

Nous avons dit, dans une note du premier chapitre de cette biographie, quels sont les historiens de Godrick et quelle confiance méritent ces auteurs. Non-seulement ils furent tous les trois contemporains du Saint, non-seulement ils vécurent dans le voisinage du lieu qu'il illustra, mais l'un d'entre eux, Germain, prieur de Durham, lui était uni par la plus étroite amitié, et ne rencontrait dans son esprit ou dans son cœur aucun repli qui lui restât caché. « Leur union, dit-il, a été celle d'un frère dans les bras

de son frère (1). » Un quatrième écrivain, moine également de Durham, avait, de son côté, rédigé une histoire du serviteur de Dieu. Nous ne la possédons plus; mais il se rattache au souvenir de l'auteur une circonstance digne d'être mentionnée, à la gloire de Godrick.

Ce moine, nommé Nicolas, était affectionné d'une manière toute spéciale par notre Saint. On le pressa de recueillir en un livre les actions de son ami; il y consentit; mais comme il était trop jeune pour avoir pu observer, à mesure qu'elle s'écoulait, cette longue et merveilleuse existence, il espéra que, dans l'abandon de la conversation, Godrick lui en avouerait les plus intimes détails. Le Saint soupçonna le projet et se tut; Nicolas ne revint plus sur cette matière; mais il souffrait d'être obligé de renoncer à l'ouvrage qui devait montrer, en Occident, un ermite contre lequel avaient été renouvelées, et avec aussi peu de succès, toutes les tentations du grand Saint Antoine, père des solitaires. Plusieurs années s'étaient écoulées,

(1) *Dormiebam in sinu familiaritatis ejus*, écrit-il avec beaucoup de grâce. Bollandus, *Vit. S. Godrici*, prologue.

et le chagrin durait toujours. Godrick éprouva quelque remords d'attrister de la sorte un ami. Il lui raconta donc sa vie, n'exigeant le secret que pendant le peu d'années qui lui restaient à passer en ce monde. Quelle tendresse l'humble Godrick devait avoir pour le Frère Nicolas, puisqu'il se dévouait, afin de le consoler, jusqu'à lui faire la confidence de ses vertus ! Bien différents des héros du monde qui s'efforcent d'immortaliser par de vaniteux récits jusqu'à leurs actions les plus vulgaires, jusqu'à leurs vices mêmes, les héros de la religion ne laissent entrevoir de leur grandeur voilée, comme Jésus-Christ sur le Thabor, que ce qui est indispensable pour la consolation et l'édification de ceux dont ils sont environnés.

O bienheureux Godrick, les démons qui vous assaillaient dans votre solitude tournent également autour de nous pour nous dévorer, et s'ils ne se présentent plus avec des formes aussi hideuses, ils ne sont que plus redoutables ! Sous leurs masques monstrueux, ils ne pouvaient que vous effrayer, et non vous séduire. Ce n'est point ainsi qu'ils nous abordent : ils nous offrent en souriant le plaisir, ils nous convient à la joie, promettent de

nous faire de la vie une fête , et de nous apprendre des secrets qui rassurent contre les remords et contre les frayeurs d'une autre vie. L'or, nous crient-ils aussi, c'est le mérite, c'est l'estime, c'est l'esprit, c'est la vertu, c'est le dieu public ou caché de tous ! Voilà , bienheureux Godrick , comment les esprits de ténèbres cherchent à nous fasciner ! Oh ! vous qui êtes habitué à les vaincre , secourez-nous ! Que jamais nous ne sacrifions le devoir à la volupté ! Que nos joies ne soient jamais des crimes ! Que les promesses de la fortune ne nous fassent jamais oublier celles de Dieu ! Puissions-nous , comme vous dans le commerce que vous exerçâtes , trouver un moyen de salut dans le négoce, le métier ou la profession plus relevée dont Dieu nous a chargés !



SAINT JEAN-DE-DIEU

Naissance de Saint Jean-de-Dieu. — Ses aventures. — Le Saint devient un marchand de livres et d'images. — Prière.

JEAN-DE-DIEU, né en 1495, dans la ville de Monte-Mayor-el-Nuovo, en Portugal, reçut dans sa famille une éducation chrétienne. Son père, André Ciudad, et sa mère possédaient à la fois une profonde piété et une heureuse médiocrité de fortune. Ils ne négligèrent rien pour former le cœur de leur enfant à des sentiments religieux et à des habitudes sages. Mais leurs efforts ne furent point d'abord couronnés du succès qu'ils

avaient droit d'attendre. Poussé par une curiosité inquiète de voir et d'admirer les églises d'Espagne, dont on lui avait raconté des merveilles, et cédant à un caractère aventureux, il quitta secrètement la maison paternelle à l'âge de huit ans, et suivit un clerc qui partait de Monte-Mayor. Cette évasion, très-condamnable, quoique l'irréflexion de la jeunesse l'excuse beaucoup, eut de graves résultats pour sa famille et pour lui. Sa mère inconsolable mourut de chagrin, après vingt jours de recherches inutiles, et son père entra dans un couvent de Franciscains.

Bientôt Jean, délaissé en Espagne par son guide imprudent, entra au service d'un cultivateur qui l'employa aux petits travaux de l'agriculture et à la garde des troupeaux. Il s'attira l'estime de ce maître, qui lui offrit plus tard l'une de ses filles en mariage. Mais toujours dominé par ce besoin d'agitation et d'aventure qui l'avait amené en Espagne, il refusa le mariage proposé et il s'engagea dans la milice. Soldat, il prit part à la défense de Fontarabie menacée par les Français, et ensuite à une expédition en Hongrie, sous les ordres de Fernand Alvarès.

A son retour de Hongrie, il se rendit en péle-

rinage à Saint-Jean-de-Compostelle , revint à Monte-Mayor-el-Nuovo , où un oncle maternel , Alphonse Duarte , l'accueillit comme son enfant. Mais il quitte encore son oncle , arrive en Espagne , se fait de nouveau berger pour quelques jours , puis s'embarque pour l'Afrique , afin d'y secourir les chrétiens retenus esclaves par les mahométans. Un seigneur portugais exilé sur ces côtes lointaines prit Jean à son service. Les faibles débris que ce seigneur avait pu sauver de sa fortune confisquée , furent bientôt épuisés. Jean devint , par son travail et son dévouement , le soutien de son maître et de sa famille. Il exerça l'état de maçon. Quelque temps après , le roi de Portugal rappela le seigneur disgracié , et Jean retourna en Espagne d'après le conseil d'un vénérable religieux de Ceuta , à qui il s'était confessé. Il débarqua à Cadix.

Nous avons passé sous silence les vicissitudes diverses qui poursuivirent Jean à travers ces incidents multipliés de sa jeunesse ; mais nous devons faire observer que , dans tous ces états successifs , il se montra toujours fervent chrétien , et surtout sensible aux misères des pauvres et secourable à tous les malheureux.

En arrivant à Cadix, Jean alla dans une église remercier pieusement Jésus-Christ d'avoir sauvé sa foi des nombreux dangers qu'elle courut en Afrique, et se consacrer tout entier à son service. « Pour vivre, il travaillait à toute espèce d'occupation qui s'offrait à lui (1). Son extrême tempérance et son économie lui permirent bientôt de réunir un peu d'argent. Il s'en servit à acheter, afin de les revendre dans les campagnes, des *Vies de Saints* et d'autres livres de piété, ainsi que des images, ces livres de ceux qui ne savent pas lire. Il vendait aussi, en feuilles destinées à être collées comme les images contre les murailles des chaumières, des expositions abrégées de la foi catholique, où chacun pouvait d'un coup d'œil retrouver les enseignements religieux appris dans l'enfance, et trop facilement oubliés un peu plus tard.

Habile à attirer des acheteurs de tous les goûts, Jean avait soin de joindre à ses livres pieux quelques ouvrages de science et d'imagination ; mais quand on marchandait l'un de ces derniers

(1) Extrait d'une *Vie de S. Jean-de-Dieu* par M. Gorini. La présente notice n'est qu'un résumé de ce travail. (*Note de l'éditeur.*)

volumes, il s'empressait d'en offrir un de dévotion, qu'il vantait volontiers, donnant à propos, surtout aux jeunes gens, de sages conseils sur les lectures. Cet état lui plaisait beaucoup : il lui semblait tout à la fois plus profitable qu'un autre au prochain, et plus propre à l'entretenir lui-même dans de saintes pensées. N'oubliant jamais qu'il se proposait d'exercer parmi les populations une sorte d'apostolat plutôt qu'un commerce, il cédait à bas prix sa marchandise et se contentait d'un gain fort modique. Il se montrait si doux, si poli dans ses rapports avec le public, que nul ne pouvait s'empêcher d'acheter quelque chose. A mesure que les profits de notre colporteur augmentaient, le nombre de ses livres augmentait aussi ; il en eut en même temps de plus relevés pour des lecteurs plus instruits. Enfin, ne pouvant plus suffire à porter une charge si lourde, il alla établir une petite librairie religieuse à Grenade, sous une tente dressée à la porte d'Elvire. Il était à peu près alors âgé d'une quarantaine d'années. »

Le Saint avait, par une de ces vues pénétrantes que donnent le zèle et la charité, posé et résolu le problème qui s'est présenté de nos jours avec

toute la rigueur d'une question sociale de vie ou de mort. Il faut semer les bons livres, si l'on veut arrêter le mal causé par les mauvais; il faut choisir, discerner, approprier les livres à l'instruction, au goût et aux dispositions des personnes, si l'on veut que la lecture soit profitable. Il ne suffit pas qu'un livre soit bon en soi, s'il n'a pas cette bonté relative qui convient à l'esprit de celui à qui on l'adresse, et si des conseils prudents ne préparent pas le lecteur à profiter du remède. Les industries prudemment habiles de Saint Jean-de-Dieu dans l'exercice de son négoce tout consacré aux intérêts de la religion, méritent d'être prises en considération par les directeurs des bibliothèques paroissiales, et par ceux des chrétiens qui ont zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elles renferment aussi une haute leçon à l'adresse des colporteurs et marchands de livres : tout livre introduit dans une maison est un ami ou un traître, un médecin ou un empoisonneur qu'on met auprès de la famille. Ce mot, justifié par une expérience de chaque jour, dit, sans qu'il soit besoin d'autre commentaire, ce qu'il y a d'illégitime et de coupable dans le trafic exercé par la vente des livres irréligieux.

ou immoraux, et combien se trouve dépravé le goût des lecteurs de ces livres. Vainement essayerait-on de s'excuser sur ce que l'on ne cherche que le profit sans se préoccuper du sens du livre, ou simplement le charme de la lecture, sans s'attacher à sa portée morale. Cela ne justifie pas. Le breuvage empoisonné, pour être emmiellé, ne laisse pas de tuer, et celui qui le prépare ou le vend pour le seul appât du gain, est condamné dans l'esprit de tous les honnêtes gens. Quand donc ces notions si simples et si vraies seront-elles comprises? L'exemple de Saint Jean-de-Dieu apprend à concilier les intérêts de la fortune avec les devoirs de la conscience.

Jusqu'alors, Jean semblait chercher, à travers ses diverses professions, la voie dans laquelle il était appelé à marcher. Ce fut en 1538 qu'il connut les desseins irrévocables de Dieu à son égard, sous la direction du célèbre et pieux missionnaire Jean d'Avila. Nous ne suivrons pas plus longtemps le Saint dans la nouvelle et admirable carrière qu'il remplit avec tant d'éclat. Il cesse d'appartenir à la famille des Saints marchands, pour devenir un héros de charité, un fondateur d'Ordre dévoué

au service des infirmités humaines ; il fut le Vincent de Paul de l'Espagne ; ses œuvres remplissent encore aujourd'hui le monde de leurs bienfaits, et ses disciples font bénir sa mémoire.

La passion de l'or est, dans le temps où nous vivons, le grand mobile des hommes ; elle préoccupe toutes les pensées, elle est la grande plaie morale de notre siècle. Grand Saint, apprenez-nous à chercher, avant tout, le règne de Dieu et sa justice, et à subordonner toujours les intérêts de notre négoce et les profits temporels de nos professions diverses, aux biens suprêmes du ciel, biens qu'on ne gagne que par la vérité dans les paroles, par la droiture dans les intentions, par la modération dans les désirs et la fidélité à la religion. A quoi servirait à l'homme de gagner tout l'univers, s'il perdait son âme (1) ?

(1) Nous consacrerons plus tard un volume à une vie détaillée de Saint Jean-de-Dieu ; l'on n'a voulu, dans ce court résumé, le considérer que comme marchand.

SAINT BARLAAM ET SAINT JOSAPHAT

CHAPITRE I

Persécution des chrétiens dans l'Inde au quatrième siècle. —
Naissance du prince indien Josaphat. — Son éducation. —
Dieu envoie le solitaire Barlaam pour l'instruire.

Dans la partie de l'Asie autrefois évangélisée par Saint Thomas, à l'orient du fleuve Indus, habitaient, vers la fin du quatrième siècle, des chrétiens en assez grand nombre (1). Le souverain,

(1) Nous avons pris pour guide la *Vie des Saints Barlaam et Josaphat* attribuée à Saint Jean Damascène, écrivain du huitième siècle, et traduite par Billy, en 1610. Quoique ce

nommé Abenner ou Avennix, restait idolâtre et persécutait les fidèles. Triste résultat des préjugés qu'il s'était faits contre les disciples de Jésus-Christ; car son cœur, que nous verrons si tendre pour son fils, ne semblait pas enclin à la cruauté ! Qu'ils sont nombreux encore ces ennemis ignorants de notre foi, ne la jugeant que sur de fausses apparences ; mais qu'il en resterait peu s'ils consacraient à l'étude de la vérité la moitié du temps qu'ils emploient à déclamer contre elle !

Abenner eut un fils; il lui donna le nom de Josaphat. En pressant dans ses bras le nouveau-né, il se promit non seulement d'éloigner de cet enfant bien-aimé toute douleur, mais de lui en cacher même le spectacle et de lui en laisser ignorer jusqu'au nom. Le malheur qu'il redoutait le plus pour Josaphat, c'était qu'il devînt chrétien. Il fut donc ordonné, sous peine de mort, de ne

récit, admis comme historique par Baranius, dans ses notes sur le *Martyrologe Romain*, au 27 novembre, n'ait pas le même caractère aux yeux de Dom Ceillier, t. xviii, p. 150 de son *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, les éditeurs de la *Galerie des Saints* ont cru utile de faire extraire de cet ouvrage, ne fût-il qu'une parabole, ce qu'il renferme de très-édifiant.

jamais parler au prince de la nouvelle religion. Pour que de tels projets pussent se réaliser, l'éducation de Josaphat se fit dans un palais, splendide-ment orné, mais d'où il lui était défendu de sortir.

Quand la raison du jeune prince indien se fut développée, sa réclusion le fatigua et surtout l'inquiéta. Il s'en plaignit à son père, qui consentit enfin à lui accorder un peu de liberté. Dès lors Josaphat eut bientôt appris ce qu'est notre vie en réalité, et qu'elle se réduit à une longue suite de misères entre-mêlées de courtes joies et terminées par la mort. Combien cette sombre conclusion de toute chose le préoccupa ! « Qu'est-ce-que la mort, se demandait-il ? Nous transforme-t-elle ? Nous jette-t-elle dans le néant ? » Tout ce que ses maîtres païens lui répondirent ne réussit pas à le satisfaire.

Remarquons ici les voies cachées de Dieu et les secrètes préparations de la grâce en nous. Tandis qu'Abenner, en éloignant son fils de la société, croyait le préserver du contact des chrétiens, il disposait l'âme du prince au christianisme. N'est-il pas probable, en effet, que, si Josaphat eût été élevé à la cour, il aurait partagé la haine de son père contre le christianisme, et qu'il aurait été

moins frappé , à l'âge de raison , par la vue des tombeaux, ses regards en ayant rencontré dès l'enfance.

En même temps que Dieu faisait naître dans Josaphat cette soif de la vérité , il lui préparait un guide pour le conduire à la fontaine dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle , comme disait Jésus à la Samaritaine.

Dans la plaine de Sénaar, entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate , qui arrosaient autrefois le Paradis terrestre , vivait un solitaire du nom de Barlaam. Il était prêtre et âgé de plus de soixante-douze ans. Dieu lui révéla les troubles et les désirs du jeune Indien et lui commanda d'aller l'instruire. Barlaam partit. Nous ne dirons rien des fatigues de sa longue course à travers tout le royaume de Perse qu'il eut à parcourir. Se demanda-t-il quelquefois pour quel motif le bon Dieu , au lieu de charger d'une telle mission un des chrétiens cachés dans le voisinage même du palais de Josaphat , l'appelait , lui , si âgé , si éloigné de l'Inde ? Nous ne le pensons pas ; nous sommes sûrs au contraire que , heureux d'accomplir la volonté de Dieu , il se bornait à implorer l'aide du Sauveur pour l'accomplissement de son œuvre.

CHAPITRE II

Ruse de Barlaam , déguisé en marchand , pour parvenir auprès de Josaphat. — Conversion de ce prince et de son père. — Josaphat , devenu roi , abdique bientôt et va se réunir à Barlaam. — Mort des deux solitaires.

Barlaam , parvenu au terme de son voyage , s'informa des habitudes de Josaphat et du caractère des seigneurs qui l'entouraient. Ces renseignements devaient lui suggérer le moyen le plus favorable de se faire ouvrir le palais. Il recourut à une ruse , se donna pour marchand , et sollicita l'honneur d'être admis auprès du jeune prince , ayant à lui présenter la plus rare des pierres précieuses. Il fut introduit. Josaphat , impatient d'admirer et de posséder la merveille annoncée , pressa Barlaam d'étaler sa marchandise. Le Soli-

taire n'avait d'un marchand que l'extérieur; il ne laissa pas de dire que, pour ne point être blessé par l'éclat de son diamant, il fallait de graves précautions; puis il se mit à faire entrevoir à Josaphat qu'il aurait à lui parler de choses bien plus dignes d'occuper la pensée des hommes. « Et moi, de mon côté, vénérable vieillard, répondit le fils d'Abenner, je suis tourmenté d'un indicible besoin d'apprendre sur nos destinées éternelles ce que ne savent me dire ni mes livres, ni mes maîtres. Dès qu'on m'eut instruit de l'arrivée d'un étranger, je conçus l'espoir que peut-être, dans vos longues courses, vous auriez découvert la vérité que je cherche, et c'est pour cela que je me suis hâté de vous recueillir. »

Barlaam, remerciant intérieurement Dieu qui aplanissait ainsi toutes les difficultés, entra de suite en matière. Il raconta au prince tout ce que la religion nous enseigne sur la création, sur Adam, sur le peuple juif, sur l'incarnation de Jésus-Christ, etc. A mesure que ses paroles frappaient les oreilles de Josaphat, celui-ci sentait une douce lumière inonder son intelligence. « C'est là, s'écria-t-il, je le comprends, la pierre précieuse que vous me promettiez ! » Les visites de Barlaam

se multiplièrent, et le disciple, toujours docile, fut initié à la connaissance de nos dogmes, de notre morale, et des conseils de perfection évangélique, que pratiquaient si admirablement en Egypte et en Orient le solitaire Antoine et les moines ses imitateurs.

Josaphat n'avait été admis que depuis bien peu de temps au baptême, quand Barlaam se vit contraint à la fuite. Les rapports si fréquents du marchand et du prince éveillèrent des soupçons, bientôt confirmés. Le roi fit poursuivre l'étranger, et décapiter plusieurs chrétiens alors découverts par ses agents. Il pressa son fils de renoncer au culte du Crucifié, et de revenir à celui de Brahma (1); puis, afin d'empêcher que son exemple ne convertît la cour au christianisme il l'éloigna en lui donnant une partie du royaume à gouverner. Quelques années s'écoulèrent ainsi, et Abenner, touché lui-même de la grâce, adopta la religion de Josaphat.

(1) Le Dieu Brahma était représenté avec quatre têtes et autant de bras. On est affligé de voir vendre dans nos campagnes des images de la Trinité sous la figure d'un homme à trois visages.

Devenu souverain de toute la nation par la mort de son père, Josaphat se hâta d'abdiquer et d'aller à la recherche de Barlaam. Hélas ! c'était pour recevoir les derniers soupirs du Saint vieillard et l'ensevelir de ses mains. Le prince avait alors vingt-cinq ans. Il habita trente-cinq ans encore sa solitude, convertissant beaucoup de pécheurs et d'infidèles parmi les habitants du voisinage et les curieux attirés par la réputation des moines. A sa mort, on le porta dans la même grotte où il avait déposé le corps de Barlaam ; on ne voulut pas séparer, même dans la tombe, les deux saints amis. Barachias, à qui Josaphat, au moment de son abdication, avait abandonné l'autorité suprême, régnait encore quand son bienfaiteur alla recevoir la couronne du ciel ; il fit recueillir les restes vénérés du prince et ceux de Barlaam, pour les transporter dans l'Inde, et enrichir de ce trésor une église construite par le fils d'Abenner dans les provinces dont son père lui avait autrefois remis le gouvernement.

Dans tout le cours de ce récit, une réflexion nous a grandement préoccupés ; c'est la pensée du bien moral que peut opérer un marchand ambulancier. Trop souvent c'est par les colporteurs que se

propagent de village en village, à mesure qu'ils les traversent, les calomnies contre certains riches et certains prêtres, parfois même contre le gouvernement. Afin d'attirer des clients par leurs plaisanteries et leurs anecdotes, ils recueillent et répètent tous les bruits. Au contraire le marchand chrétien a honte d'être le messenger des mensonges semés par la haine et l'ignorance. Le consulte-t-on sur tout cela ? il montre ce qu'il y a de ridicule ou de stupide dans l'accusation ; il fait l'éloge des personnes blâmées, ayant eu souvent des rapports avec elles. Ailleurs, il parle des belles statues consacrées à la Sainte Vierge, des touchantes cérémonies de leur inauguration, des miracles que proclame la voix publique. Il occupe et utilise de la sorte les veillées dans les fermes qui lui accordent l'hospitalité. Quand il rencontre des gens divisés, il a des paroles de charité, et il trouve d'agréables plaisanteries lorsqu'on lui parle des superstitions toujours vivantes en quelques chaumières, et même ailleurs où l'on ne le soupçonnerait guère. L'heureuse influence du colporteur lui est d'autant plus facile à obtenir que son état autorise une certaine hardiesse de parole à laquelle on est habitué.

Mettons tous ces conseils sous la protection des Saints Barlaam et Josaphat.

Bienheureux Josaphat, plus favorisés que vous par le ciel à notre naissance, nous n'avons pas eu à rechercher avec inquiétude la vérité religieuse. Obtenez-nous de Dieu qu'elle ne perde pas de son prix à nos yeux parce que nous n'avons eu qu'à en jouir. Et vous, ô notre père Barlaam, dont le zèle industrieux sut pénétrer dans le palais et jusqu'au fond du cœur d'un jeune prince, intercédez pour que tous, surtout les parents, les maîtres, les pasteurs des âmes, accomplissent dignement leur devoir de répandre l'instruction chrétienne, sans s'effrayer des obstacles. Que nous le fassions, non pas seulement pour nous décharger d'une ennuyeuse obligation, mais en recherchant les temps, les moyens, les paroles convenables, et qu'en travaillant à sauver les autres; nous ne négligions pas l'œuvre de notre propre salut !

FIN.

TABLE



	Pages.
Bref de Sa Sainteté Pie IX à Monseigneur l'Archevêque d'Avignon , au sujet de la <i>Galerie des Saints</i>	v
Approbation de Monseigneur l'Évêque de Valence . . .	jx

SAINT HOMMEBON.

CHAP. I. — Crémone , patrie d'Hommebon. — Pourquoi ce nom d'Hommebon? — Education pieuse et soignée donnée à cet enfant. — Religion solide et éclairée de ses parents.	13
CHAP. II. — Hommebon à la translation des reliques de Saint Hymérius. — D'où venaient ces reliques? — Hommebon entre dans le commerce. — Son mariage. — Etat de l'Italie au douzième siècle. — Guerres intérieures et extérieures de Crémone. — Hommebon ne part pas pour la seconde croisade	19
CHAP. III. — Tour construite à Crémone. — Assemblée publique à Roccaglia. — L'évêque Emmanuel fait cesser une mode efféminée. — Réflexions d'Hommebon dans ces diverses circonstances. — Il abandonne le commerce. — Son assiduité aux offices de l'Eglise. — Sa charité pour les pauvres. — Comment il explique à son épouse les avantages qu'ils retireront de leurs aumônes	25

CHAP. IV. — Pains multipliés chez Hommebon. — Eau changée en vin — Hérétiques convertis par notre Saint. — Sa mort et ses funérailles. — Sa canonisation. — Ouverture de sa bière. — Sa translation.	33
CHAP. V. — Bulle d'Innocent III pour la canonisation d'Hommebon	41
CHAP. VI. — Confrérie de négociants lyonnais établie sous la protection de Saint Hommebon. — Réflexions.	45

SAINTE LYDIE.

CHAP. I. — Saint Paul arrive à Philippes. — Un mot sur cette ville. — Conversion de Lydie. — Hospitalité qu'elle accorde à Saint Paul et à ses deux compagnons de voyage	55
CHAP. II. — Offrandes envoyées à Saint Paul, après son départ, probablement à l'instigation de Lydie. — Prière à cette Sainte.	61

SAINT MAXIME.

CHAP. I. — Caractère de l'empereur Dèce, persécuteur des chrétiens au troisième siècle. — Peinture sommaire de cette persécution, dans laquelle mourut Saint Maxime, marchand.	65
CHAP. II. — Interrogatoire de Saint Maxime. — Sentence prononcée contre lui. — Sa mort.	69
CHAP. III. — Fin misérable de l'empereur Dèce. — Prière à Saint Maxime.	73

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE.

CHAP. I. — Le christianisme en Espagne au troisième siècle. — Le paganisme, à la même époque et dans
--

TABLE.	213
la même péninsule. — Fête des païens en l'honneur de la déesse Vénus. — Juste et Rufine refusent d'y prendre part, même indirectement. — Leur supplice. — Leur sépulture.	79
CHAP. II. — Fête des deux Saintes. — Leurs reliques. — Églises construites en leur honneur. — Miracles obtenus par leur intercession. — Prière.	85

LES DEUX

SAINTS FROMENT DE CARTHAGE.

CHAP. I. — Les Vandales en Afrique. — Leur férocité. — Genséric, leur premier roi, persécute les catholiques pour les amener à l'arianisme. — Huméric, son successeur, l'imité.	93
CHAP. II. — Il se trouve, au nombre des Martyrs, deux marchands nommés Froment. — Destruction des Vandales. — Prière à Dieu.	97

SAINT GODRICK.

CHAP. I. — Situation de l'Angleterre à la naissance de Godrick. — Famille du Saint et son enfance. — Il entreprend un petit commerce. — Portrait du jeune Godrick.	103
CHAP. II. — Le commerce de Godrick prend de l'extension. — Etat du commerce à cette époque. — Notre Saint, surpris par le flux de la mer, est miraculeusement sauvé. — Redoublement de ferveur dans le cœur de Godrick. — Il se dégoûte du monde et abandonne le négoce.	107

CHAP. III. — Godrick entreprend quelques pèlerinages. — Il traverse la France. — Il visite Rome , Jérusalem et Saint-Jacques-de-Compostelle. — Un mot sur quel- ques-uns de ces lieux et sur les pèlerinages à la Terre-Sainte	113
CHAP. IV. — Godrick administre les biens d'un riche seigneur. — Motifs qui lui font abandonner cet em- ploi. — Voyage en France à une chapelle de Saint- Gilles. — Second pèlerinage de Godrick à Rome. — Sa mère l'accompagne. — Une femme , qui avait entrepris la même course pieuse , se joint à eux et les sert. — Quelle était cette inconnue?	119
CHAP. V. — Godrick embrasse la vie érémitique. — Il se retire au nord de la Grande-Bretagne , d'où il fuit bientôt pour échapper à l'admiration publique. — Vie du Saint dans la solitude. — Rencontre de l'ermite Ethelrick. — Les deux serviteurs de Dieu habitent ensemble la même grotte. — Mort d'Ethelrick et regrets de Godrick. — Une vision lui montre son ami montant au ciel.	125
CHAP. VI. — Godrick reçoit de Dieu l'ordre de se rendre à Jérusalem , et de se fixer ensuite en un lieu nommé Finchal. — Notre Saint découvre cette soli- tude. — Son second pèlerinage en Palestine. — Désordres des croisés. — Réflexion.	133
CHAP. VII. — Godrick laisse pénétrer dans sa cellule les reptiles , même les plus dangereux , qui ne le blessent jamais. — Comment il les renvoie quand ils le distraient dans ses prières. — Il choisit , pour sa demeure , un autre site bien plus agréable que le premier. — Il travaille des mains. — Réflexions sur les travaux des moines. — Abstinenances du Saint. — Ses vêtements. — Son bréviaire	139

CHAP. VIII. — Concours des fidèles à Finchal. — Inutiles efforts de Godrick pour y échapper. — Ses instructions. — Il a le don des langues. — Temps consacré au silence. — Construction d'une église plus considérable que l'oratoire primitif.	145
CHAP. IX. — Bonté paternelle de Godrick pour son petit berger. — Comment il ramène au repentir un de ses serviteurs qui le volait. — Godrick et un voleur de saumons. — Punition terrible infligée par Dieu à des malfaiteurs qui ont dévasté la demeure de notre Saint. — Des personnes qui veulent enlever de chez Godrick l'argent destiné à construire une église sont miraculeusement égarées dans leur route.	151
CHAP. X. — Compassion de Godrick pour les animaux. — Il réchauffe en hiver les petits oiseaux transis de froid. — Il cache dans sa cellule un cerf poursuivi par des chasseurs. — Réflexions sur la brutalité trop commune contre les animaux.	157
CHAP. XI. — Attachement de Godrick à sa famille. — Son désespoir à la mort de son frère. — Il le délivre du purgatoire. — Le sort bienheureux de sa mère et de sa sœur lui est révélé. — Séjour d'une sœur de Godrick à Finchal. — Épreuves que le démon fait subir au saint Ermite. — Tentations. — Apparition.	161
CHAP. XII. — Divers miracles de Godrick. — Il ressuscite une fille. — Il annonce la mort d'une personne qui avait voulu se justifier par une épreuve judiciaire. — L'âme de ce défunt lui demande des prières. — Jésus lui apparaît souvent dans l'Eucharistie.	169
CHAP. XIII. — Saint Godrick encourage Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, à défendre les immunités de l'Église. — Il lui annonce son exil, son retour et son martyre . . , . .	175

CHAP. XIV. — Maladie de Godrick. — Soins que lui donnent les moines de Durham. — Epreuves que le démon fait subir au Saint. — Combien sa mort fut douce. — Solennité de ses funérailles. — Concours des fidèles à son tombeau	181
CHAP. XV. — Historiens de Saint Godrick. — Confiance qu'ils méritent. — Prière à notre Saint.	189

SAINT JEAN-DE-DIEU.

Naissance de Saint Jean-de-Dieu. — Ses aventures. — Le Saint devient marchand de livres et d'images. — Prière	193
---	-----

SAINT BARLAAM ET SAINT JOSAPHAT.

CHAP. I. — Persécution des chrétiens dans l'Inde au quatrième siècle. — Naissance du prince indien Josaphat. — Son éducation. — Dieu envoie le solitaire Barlaam pour l'instruire.	101
CHAP. II. — Ruse de Barlaam, déguisé en marchand, pour parvenir auprès de Josaphat. — Conversion de ce prince et de son père. — Josaphat, devenu roi, abdique bientôt et va se réunir à Barlaam. — Mort des deux solitaires.	105

